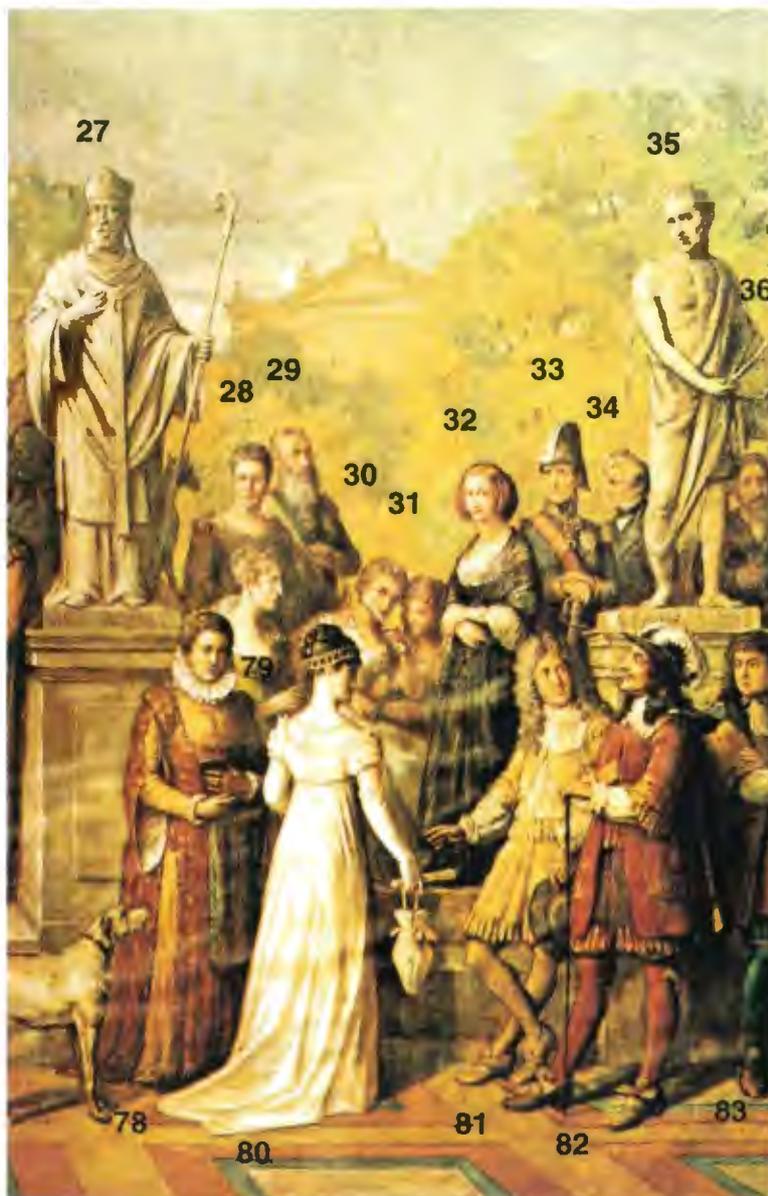


Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Juin
2000

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

31e année

Juin 2000

BULLETIN N°102

Sommaire

– Notre exposition de l'été 2000	A. Henrard	53
– Bonbonnières ou bergamotes	J.L. Canoy	54
– Eboulement de la colline de Spaloumont	J.P. Montulet	56
– Les loups du Haut Marais	A. Andries	62
– Photo d'archives des années 30	R. Nys	79
– Souvenirs spadois de Marie Duplessis	G. Peeters	83
– La 3 ^e édition des "Amusemens des Eaux de Spa"	P. Bertholet	92

Éditeur responsable: Mr René NYS, Avenue Dr Pierre Gaspar, 43 – 4900 Spa – Tél.: 087/77.32.70

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires

Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).

Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

LIVRE D'OR

SPA 1894

*Partie centrale de la fresque monumentale**Due au peintre spadois Antoine Fontaine*Identification des personnalités représentées

- 27. Sur la console: St Remacle
- 28. S.M. La Reine Marie-Henriette de Belgique
- 29. S.M. Le Roi Léopold II
- 30. Comtesse d'Albany à Spa en 1780
- 31. Marquise de Coigny à Spa en 1780
- 32. La Reine Louise-Marie de Belgique
- 33. Le Roi Léopold 1^{er} Roi des Belges
- 34. Charles Rogier, Homme d'Etat
- 35. Sur la console: Pline l'Ancien, découvre nos sources en 70
- 78. La Reine Marguerite de Valois à Spa en 1577
- 79. La Duchesse d'Orléans à Spa en 1787
- 80. Pauline Bonaparte à Spa en 1812
- 81. Le Marquis d'Angeau à Spa en 1653
- 82. Charles II Roi d'Angleterre à Spa en 1654
- 83. Cosme III de Médicis à Spa en 1662

COTISATION ANNUELLE

La cotisation annuelle de membre de l'ASBL "Histoire et Archéologie Spadoises" reste maintenue au montant de 500 frs. Cette cotisation donne droit à l'abonnement du bulletin de l'association (quatre numéros trimestriels). Elle permet aux abonnés d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'Eaux (Bois et Jolités de Spa – Eaux de Spa) ainsi qu'au Musée Spadois du Cheval. Cette gratuité d'accès à ces musées est également accordée aux membres de la famille de l'abonné(e) vivant obligatoirement sous son même toit.

Compte bancaire de l'ASBL: 348-0109099-38 de "Histoire et Archéologie Spadoises ASBL – 4900 SPA"

GESTION DES MUSEES

L'ASBL "Histoire et Archéologie Spadoises" assure la gestion du Musée de la Ville d'Eaux et du Musée Spadois du Cheval au profit de la Ville de Spa.

Adresse des deux musées: Avenue Reine Astrid, 77B à 4900 Spa – Tél: 087/77.44.86

Heures d'ouverture: En avant-saison (16 mars au 30 juin) et en arrière-saison (1^{er} octobre au 31 décembre): *UNIQUEMENT LES W-E* de 13h30 à 17h30.

En saison (1^{er} juillet au 30 septembre) *TOUS LES JOURS* de 14h30 à 17h30.

ANCIENS BULLETINS

Tous les bulletins édités à ce jour (n° 1 à 100) restent disponibles et peuvent être acquis auprès de l'ASBL au prix de 125 frs pièce (frais de port compris lors des envois trimestriels).

TABLE DES BULLETINS PARUS

Un répertoire (52 pages) des articles parus dans le bulletin de l'ASBL (n° 1 à 100 couvrant la période 1974 à 1999) est disponible au prix de 200 frs (plus 50 frs pour frais d'envoi). Il est également possible de l'obtenir au comptoir d'entrée du Musée (200 frs).

LISTE DES NOUVEAUX MEMBRES (arrêtée en date du 20.04.2000)

Mr Paul HANESSE	Spa
Mr & Mme DEGOBERT-KINDT	Spa
Mr & Mme WAUTHIER	Dinant
Mr Charles GARDIER	Spa
Mr & Mme BASTIN-RENARD	Spa
Mr Alain BAYARD	Liège
Mme Juliette HANNAY	Spa
Mr Luc MARECHAL	Spa
Mr & Mme J.J. BLOEMERS	Spa
Mr Jules BODSON	Spa
Mr & Mme LIZIN-LEMAN	Spa
Mr & Mme Daniel COURBE	Spa
Mr Jean-Pierre BOONEN	Spa
Mme A.L. FASSIN	Spa
Mr & Mme GREGOIRE-LAURENT	Beaufays
Mme A. COLSON-GREOLI	Spa



EUGÉNIE IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS.

Coll. Musée de la Ville d'eaux.

NOTRE EXPOSITION DE L'ETE 2000

Elle sera consacrée au "Livre d'Or de Spa", cette peinture monumentale visible dans la grande salle du Pouhon Pierre le Grand. Cette œuvre naquit de la collaboration d'Albin Body, historiographe de Spa et d'Antoine Fontaine, artiste peintre.

Albin Body, né en 1836 et décédé en 1916, consacra sa vie à l'étude du passé de Spa en abordant son sujet sous des angles variés: monuments, activités thermales, promenades, festivités, artisanat local, langue wallonne. Ce fut lui qui documenta le peintre Antoine Fontaine dans le choix des personnalités qui devaient figurer dans le tableau qui nous occupe.

Le peintre, né en 1830, était de six ans l'aîné de l'historien. Antoine Fontaine s'adonna précocement à la peinture à l'école des Beaux-Arts de Spa, avec pour professeurs Joseph Body (le père d'Albin) et Delvaux. Il se perfectionna ensuite aux académies de Liège puis d'Anvers, se consacrant au portrait et au paysage. A 32 ans, il devint par concours titulaire du cours supérieur de dessin et de peinture à l'académie de Spa, comme on l'appelait alors, puis fut chargé de la direction de l'établissement. Douze ans lui furent nécessaires, paraît-il, pour rassembler la documentation relative au futur Livre d'Or et pour préparer l'étude de la physionomie et de la silhouette des 93 personnes représentées. L'œuvre fut achevée en 1894.

Notre Musée de la Ville d'Eaux détient les études au crayon et un tableau préalables à la confection de l'œuvre définitive. Antoine Fontaine décéda à Spa en 1896, après plus de 30 ans de professorat. Il était également photographe.

Le Cercle Artistique de Spa présenta en 1964, à la Salle Quirin, une rétrospective des œuvres d'Antoine Fontaine prêtées par le Musée de la Ville d'Eaux, par la petite-fille du peintre Mademoiselle Madeleine Fontaine et par des collectionneurs privés. L'imposant Livre d'Or fut prudemment laissé au Pouhon Pierre le Grand.

Il resterait beaucoup à dire sur les hôtes illustres sélectionnés par Albin Body pour figurer dans le tableau mais l'exposition qui s'ouvrira le 17 juin prochain nous apportera sur ces personnalités de plus amples informations.

BONBONNIERES OU BERGAMOTES

Les opinions des collectionneurs de nos jolités de Spa sont divisées en ce qui concerne la probabilité d'une fabrication et/ou de la simple décoration des bergamotes par nos artistes spadois au 18^e siècle. Aucun des deux camps (1) (2) ne peut présenter d'argument décisif pour appuyer sa thèse. Aucun écrit que ce soit ceux d'Albin Body, les thèses universitaires en la matière ou les réflexions de collectionneurs curieux ne sont suffisamment étayés donc convaincants pour faire définitivement pencher la balance au profit de l'un ou l'autre opposant.

Une "nouvelle" jolité qui a dernièrement atterri dans ma collection vient encore compliquer le problème bien que je sois plutôt enclin à la voir appuyer ceux qui, comme moi, sinon refusent mais très fortement doutent de l'origine spadoise de nos sympathiques et frivoles orangettes. Il s'agit d'une bonbonnière de poche du 18^e siècle, en bois tourné, typiquement de Spa par son décor trompe-l'œil de faux bois de sapin et ses dessins à la plume maintenus par deux cachets de cire rouge. De forme cylindrique, ses dimensions correspondent à celles de la majorité des bergamotes habituelles: diamètre 60 mm pour une hauteur de 27 mm. Le décor en trompe-l'œil place notre jolité dans la période Louis XVI, dans le dernier quart du 18^e siècle.

Cette découverte présente deux particularités marquantes. Primo, elle est décorée sur toutes ses faces, ce qui montre qu'elle n'est pas destinée à être déposée sur un meuble, mais à être emportée avec soi et présentée à ses amis. Le couvercle est décoré d'un dessin représentant "la Géronstère près de Spa" tandis que celui du dessous nous montre une "vue de Watroz près de Spa", tous deux finement enlevés.

L'autre particularité n'est pas directement visible. Cette bonbonnière, en bois tourné je le répète, est à l'intérieur entièrement doublée d'écorce de bergamote. Et l'on ne s'est pas simplement contenté de coller des plaques ou lamelles d'orangette pour recouvrir le bois. Il n'y a en effet aucune trace de quelconque découpage qui soit visible sur les deux parties de notre jolité.

Utilisant très probablement la technique habituelle du séchage sur moule, ce sont en fait deux demi-bergamotes qui ont été introduites, glissées dans le bâti de bois où elles ont séché pour en épouser étroitement les formes. Le mariage du bois et de l'écorce de bergamote a ainsi permis d'obtenir une bonbonnière plus solide, plus résistante à l'usage que l'orangette habituelle. Tandis que les carminatifs si nécessaires aux bobelins grands buveurs d'eau ne pouvaient avoir aucun contact avec le bois qui aurait pu en falsifier le goût.

Dans son article précité (1), Louis Pironet mentionne l'existence de boîtes et étuis doublés de bergamote. Mais le bâti est cependant en carton et il semble que l'utilisation de cette technique ait été limitée à d'autres objets: "De cette manière furent fabriqués des objets de toilette et d'usage quotidien: boîtes à perruque, à savons, à mouchoirs, ... et même des coffrets d'échantillons de



parfums italiens" (page 161). Leur décoration s'apparentait à la technique de l'art pauvre (*arte povera*) typique de Venise. Il note également (page 162) "qu'à Spa, au XVIII^e siècle, des boîtes doublées d'écorce de bergamotes se vendaient chez l'apothicaire Deleau". Mais étaient-elles en bois et décorées de motifs spadois?

Revenons à la jolité qui nous occupe. La nôtre est sans conteste de fabrication et de décoration spadoises (même si elle fut découverte à Avignon par un antiquaire de Bruxelles!). Son existence ne constitue certainement pas l'argument décisif espéré pour rejeter la possibilité d'une décoration à Spa de "bergamotes pures". Mais nos artistes auraient-ils pris la peine de produire de telles bonbonnières (tourner le bois – garnir de bergamotes à faire sécher – décorer l'entièreté de l'objet) s'ils participaient déjà à la production concurrente de "simples orangettes"? Tout est possible mais je rappelle que, jusqu'à plus ample informé, il ne semble pas exister de bergamote présentant un décor de Spa, bien que divers musées tant à Bruxelles qu'en France possèdent de ces objets décorés de sujets totalement différents de ceux qui firent les joies et délices de nos bobelins. Louis Pironet en cite plusieurs dans son article bien documenté.

Terminons par un petit clin d'œil.

Toujours dans ce même article (page 147), il est écrit que "dès le XVIII^e siècle on appelle bergamote, par métonymie (3), une bonbonnière doublée de l'écorce de cet agrume". Alors, finalement, qu'ai-je acquis: une bonbonnière ou une bergamote de Spa? L'un et l'autre probablement, mais cela ne résout pas la controverse initiale.

J.L. Canoy

(1) Louis Pironet – Essai sur les bergamotes ou orangettes. H.A.S. décembre 94, pages 147 à 163.

(2) J.L. Canoy – Les bergamotes ou orangettes à Spa – Une controverse de salon – H.A.S. juin 95, pages 53 à 57.

(3) Métonymie: figure de rhétorique qui consiste à désigner un objet au moyen d'un terme désignant un autre objet uni au premier par une relation de la cause à l'effet, du contenant au contenu, de la partie au tout.

ÉBOULEMENT DE LA COLLINE DE SPALOUMONT

L'année 1828 débute dans la neige durcie et le gel, laissés en héritage par décembre 1827. Dans sa froideur glaciale, la neige afflige les pauvres gens de son blanc grésil. Les jours de janvier s'égrènent aux bouts des doigts gelés dans la monotonie d'un chapelet sans fin. Mais, au fil du temps, l'offensive perd de sa vigueur, se fait lancinante.

En cette soirée du 25, du fond de l'air, les rares clients que laisse échapper, dans une lueur falote, la porte de l'estaminet du Henri Duchêne, entendent un rugissement qui s'amplifie dans l'encaissement de la vallée du Marteau. Un ciel tourmenté, triste comme un grand deuil, se noircit. Il n'y a plus de clarté à l'horizon. Rien que la course des nuages à la panse grise, que le vent soulève, fait bouillonner.

- "Le vent est à l'ouest. Signe de pluie, annonce d'un coup de redoux", prédisent les anciens.

Les nuages roulent vers l'est, très bas. Trop bas. La nuit se pose sur la ville, en étendant son manteau de plomb, avec la hargne d'un hiver inlassable de sévir. Et soudain, après un long silence, le ciel se vide d'une pluie trop lourde à porter.

Engourdie dans sa lassitude, Spa s'endort. Les derniers quinquets s'éteignent. La nuit se couche. Ainsi, pour les habitants du bourg, elle doit être une nuit comme les autres.

Pour les riverains de la place Guillaume, elle va devenir cauchemar. Inquiété par les hennissements inhabituels de son cheval, Matieu Havart s'est relevé pour en connaître la cause. A l'instant précis où il va atteindre l'écurie, une lanterne sourde à la main, le bonhomme perçoit une sorte de grondement profond. Il n'a que le temps, mû par un réflexe de survie, de s'enfuir en hurlant: "Alarme! Alarme!", qui ameute ses voisins. Comme le bâillement d'un volcan, la montagne de Spaloumont – dite d'Annette et Lubin par les vieux Spadois en souvenir de la légende qui s'y attache – tressaille, gronde. Une énorme masse de roches schisteuses, délitée par la pluie, s'en détache. Prise d'un brusque accès de folie destructrice, la bonne vieille colline écrase plusieurs mesures adossées, confiantes en sa protection, à son pied. Le samedi 26 janvier 1828 n'a encore vécu qu'une demi-heure.

Prévenu par on ne sait quelle rumeur, le curé doyen Jean Sébastien Taziaux fait sonner le tocsin.

Apeurés par cet appel au-secours que la nuit rend encore plus lugubre, les habitants se réveillent. Sortent dans les rues. Hagards. Dans leur course folle, sans but, les gens se bousculent. Trébuchent. S'interpellent: - "Que se passe-t-il? Un désastre... un éboulis? Où?" Ils ne savent pas encore où aller, lorsque dans un souffle rauque, le visage creusé dans la poussière par des coulées de larmes, le serrurier Lambert Darimont parvient à dire: - "La montagne... elle a démoli... ma maison..."

Il faut attendre les premières lueurs de l'aube pour constater l'ampleur du désastre. L'horreur! Assis sur un tas de gravats, Mathieu Havart pleure la mort de son cheval, tué, gisant sous les rochers meurtriers.

Arrivé en hâte sur les lieux, exerçant les devoirs de sa charge, le bourgmestre Jean Hubert Collin apprend avec soulagement, qu'aucune victime n'est à déplorer. Darimont, Duchêne, Havart et les autres, ruinés, sont en vie. Soulagé, certes il l'est, mais guère rassuré, le mayeur déclare: - "S'il nous est besoin d'attendre le jour pour voir la réalité de cette catastrophe, il est impératif de parer au plus pressé. Même s'il apparaît que toutes les habitations ne soient pas gravement touchées, j'ai l'obligation de faire procéder à l'évacuation de tous leurs occupants." Malgré la crudité qui glace les corps jusqu'aux os, il s'éponge le front suintant de sueur. – "Il faut, dès que possible, prendre les mesures de sécurité qui s'imposent!"

Avec l'aide précieuse de l'abbé Taziaux, fort de son expérience acquise comme membre efficace du service d'aide aux victimes de l'incendie de 1807, les secours s'organisent.

Les sinistrés, ceux qui ont tout perdu, comme ceux dont le logis est peu ou pas endommagé – la menace d'autres chutes de pierres n'est pas écartée – sont relogés au mieux. Les uns, plus favorisés, chez ds proches ou des amis, les autres dans des hôtels vides en cette saison morte.

Le parapluie communal s'ouvre.

Ayant requis l'assistance technique et efficace du corps des pompiers, afin d'éloigner les curieux de la place Guillaume en deuil, le bourgmestre réunit le Conseil municipal. La décision est prise d'informer rapidement M. le Gouverneur de la gravité des faits survenus.

Tendant une main, juste assez pour recevoir quelques gouttes, le Conseiller d'Etat, Gouverneur de la province de Liège, Chevalier de l'Ordre du Lion Belgique, comte Liedekerke ne fait pas attendre sa réponse. Ainsi, en date du 1^{er} février, mande-t-il au bourgmestre qu'il paraît prudent de faire démolir les maisons existantes sous les montagnes (sic) de Spaloumont et de les faire établir sur un autre emplacement.

La juste précaution est la mère de la stabilité.

Pris sous cette douche, le Conseil s'assemble en réunion extraordinaire. D'entrée, le bourgmestre Collin exprime son embarras (le mot est faible):

- "Messieurs, je pense que, devant la lourde responsabilité imposée par le Gouverneur, force nous est de prendre le temps de réfléchir. Agir à la légère – il pèse ses mots, pour mieux se convaincre – nuirait à nos administrés dénués de tout. Démolir! Certes, la suggestion est valable. Mais, car il y a un "mais", que faire des occupants? Les reloger? Soit! Que voilà une bonne logique. Mais les reloger où?"

- "Et surtout, soulignent les conseillers unanimes, comment trouver un autre emplacement, qui d'aucune manière ne lèse, un peu plus, ces gens?"



29. Spa. Montagne d'Annette et Lubin.

Pap. Califice, Spa.



42. Spa Promenade vers Spaloumont et Annette et Lubin

Coll. Musée de la Ville d'eaux.

Une fine bruine embrume les esprits des gestionnaires municipaux, qui laissent les réponses à ces questions essentielles en suspens.

La gêne s'installe. Et pourtant, ces messieurs savent qu'une averse, même froide, fait germer le blé d'hiver. Ils attendent donc la germination de leurs idées.

Son Excellence le Gouverneur mijote longtemps. Trop longtemps. Qui, le 28 février, réitère ses suggestions. Mais, comprenant l'hésitation des édiles spadois, dans un arc-en-ciel, ajoute qu'avant de prendre une détermination à cet égard, il importe de statuer sur les dépenses requises et, pour ce faire, charge le bourgmestre de nommer deux experts afin de dresser procès-verbal d'estimation des dégâts occasionnés et des dépenses à faire pour le déplacement des maisons qui sont menacées de danger.

Après les éclairs lointains, le tonnerre gronde de toutes parts.

La population, solidaire des sinistrés, s'inquiète sous le déluge glacé de l'irresponsable lenteur de ses administrateurs à décider.

Cédant sous la pression comme un barrage, le bourgmestre ouvre les vannes. Le 5 mars, Jean Hubert Collin, en accord avec ses assesseurs Richardjacques et Linon, désigne les experts souhaités.

"Monsieur le Gouverneur,

Nous vous informons que, suite à votre requête, nous avons porté notre choix d'experts sur les Sieurs Jean-Marc Chevron, architecte liégeois chargé déjà de la surveillance des travaux d'aménagement de l'ancien Entrepôt des douanes en établissement de bains, et Louis Alexandre Caro, entrepreneur en travaux de bâtiments, assesseur de la commune de Polleur."

Emporté par le flot torrentueux, ceux-ci se mettent à l'œuvre dès le 12 mars. Examens des lieux, dessins des plans, détails estimatifs, évaluations et vérifications sont terminées le 12 avril.

A présent, c'est la bourrasque qui se déclenche. Le 14 avril, le Gouverneur, qui avait dès le 2 de ce mois réclamé leurs conclusions, transmet au bourgmestre les états détaillés des vacations d'expertise.

Dès le lendemain, quelque peu bousculé, le Conseil municipal s'applique à examiner le plan levé par les experts et leur proposition de construction d'un mur destiné à prévenir d'autres "accidents" du genre, ainsi que le devis estimatif et autres dépenses afférentes à la démolition et à la reconstruction des maisons sur un terrain à acquérir aux environs de la place Guillaume, qui se montent à un total de 28.497 florins 50 cts, en sus des 132 fl. de vacations.

Comme chiens mouillés, les membres de la vénérable assemblée s'ébrouent.

Le bourgmestre répond donc au Gouverneur: "L'un des projets offrant trop de désagréments par la démolition et la reconstruction à l'entrée d'une place promenade telle que la Place Guillaume, le Conseil a opté pour qu'on laisse subsister les bâtiments en réponse aux vœux de nos concitoyens,

sur leur emplacement. En effet, ce "projet" permet de garnir le pied de la montagne et d'en masquer la triste nudité qu'offre sa nature schisteuse par suite des éboulements qu'elle a éprouvés." Et il ajoute que ce projet présente une économie au trésor, sur l'autre, de 8.234 fl. et qu'en plus, il est le seul qui se concilie avec l'intérêt des victimes.

Collin, entraîné, avec son Conseil, par le courant boueux des finances communales, veut bien regagner la rive, mais il appelle à l'aide. De grâce, que les instances supérieures lui lancent une bouée!

Entre-temps, embourbés dans l'oubli de ce marécage administratif, lassés d'espérer une improbable assistance, les "sinistrés" se sont recasés, tant bien que mal, poussés par l'irrépressible besoin de vivre.

Pour endiguer toutes ces eaux sales, il est nécessaire de recourir à la compétence d'un spécialiste, le Sieur Willmar, Ingénieur en chef du Waterstraat dans la province de Liège.

L'été s'étire dans son soleil, espoir d'assèchement. Ce bon fonctionnaire des Pays-Bas examine, vérifie le dossier projet par projet, du Sieur Chevron, de manière détaillée et approfondie. Avec sa méticulosité d'ingénieur responsable, il contrôle tous les calculs de résistance de maçonnerie et de poussée de terre, en soulignant les problèmes techniques que poserait la construction de l'un ou l'autre mur. Pour chaque proposition, il en pèse les dépenses. Se range du côté du Conseil en matière d'économie, en reconnaissant que le projet supposant la conservation des maisons est le plus raisonnable, car il eut été à regretter une dépense de 5.753 fl. 75 cts. pour être obligé de transporter ailleurs les maisons atteintes par l'éboulement et d'accepter par ce motif la charge d'un excédent de dépense de 8.234 fl.

Au fur et à mesure qu'il canalise ces eaux tumultueuses, l'éclusier consciencieux les retient en refermant derrière lui les vannes. A l'avant-dernière écluse, il demande d'admettre que le malheur arrivé n'a pas uniquement pour cause les conditions atmosphériques auxquelles sont exposées communément les montagnes schisteuses du bassin du Wayai, mais leur constitution géologique défavorable, laquelle semble appartenir spécialement à la montagne de Spaloumont. Et, il en rabat les portes.

La dernière, il la laisse ouverte, en suggérant un troisième projet de mur qui produirait ainsi l'effet des maisons et des clôtures dans l'éboulement du mois de janvier.

Ce rapport, établi le 4 juillet, est entre les mains du bourgmestre J.H. Collin qui, le lisant à haute voix, ne dissimule rien de la satisfaction qui l'envahit: - "...que si vous jugez à propos de prendre mon avis le plus convenable, je croirais devoir vous indiquer celui du simple déblaiement, accompagné, cela n'a pas besoin d'être dit, de la réparation des dégâts... Le mur de garantie et soutènement pourrait être ajouté plus tard."

Pour le Conseil tout entier, le président Collin, les assesseurs Richardjacques et L.A. Linon, et les conseillers C.J. Forgeur et H.J. Body, ainsi que pour le secrétaire communal Rosette, voici enfin le grand beau temps, car l'Ingénieur Willmar sous-entend être partisan de la conservation des maisons de la place Guillaume.

Séance du Conseil communal du 13 septembre 1828. Le secrétaire Rosette donne lecture de la "Résolution du 1^{er} septembre 1828 – N°22 – Remises et modérations" provenant de la "Contribution foncière".

- "Messieurs, lance-t-il sur un ton joyeux, en ce déclin de l'été, l'administration des finances nous offre une embellie...", il suspend son discours sûr de son effet, puis, devant les regards interrogatifs des membres du Conseil, poursuit:

- "Primo: - Immédiatement après l'avis reçu qu'une ou plusieurs communes" – ce point nous intéresse – "ou partie notable d'une commune, ont essuyé par suite d'événements imprévus" – dont je vous épargne la liste –, "des dommages" – ceci nous concerne particulièrement – et il reprend: "des dommages qui nécessiteraient l'allocation de remise ou modérations de quelque importance sur la contribution foncière, il en sera fait rapport, par M. le Gouverneur, à l'administration générale."

- "Secundo: - MM. les Gouverneurs prendront des mesures nécessaires pour que l'estimation des dits dommages, par suite d'événements imprévus, soit effectuée conformément à l'instruction arrêtée..."

- "Tertio... Quarto...", les deux derniers articles se perdent dans la manifestation d'un enthousiasme délirant indigne de la sérieuse assemblée.

Ici s'achève, à proprement parler, "l'affaire" de l'Eboulement de Spaloumont.

L'après n'est plus qu'averses intermittentes, arrosant la querelle des vacations d'experts, dues ou indues, qui mène Spa à obtenir, de la Députation des Etats, l'autorisation de se défendre en justice.

Mais alors, nous sommes le 15 décembre 1832, sous la direction d'un gouverneur de province belge, le Baron Vandenstein.

Et ceci est une autre "affaire", longue, très longue...

Jean-Pierre Montulet

LES LOUPS DU HAUT MARAIS

Récit historique par A. Andries

(suite)

L'histoire de Vertbuisson

La préhistoire

Si aucun vestige préhistorique n'a été découvert jusqu'à présent sur le plateau du Hautmaret, le fait que le plateau soit entouré de sites datant de cette période rend pratiquement certain le passage de populations humaines sur ce territoire dès le paléolithique supérieur, soit vers 8000 avant J.C. C'est de cette ère que date l'occupation de la grotte de Remouchamps par des chasseurs nomades venant de Rhénanie ainsi que l'ont établi les fouilles de grande envergure de 1902 et 1970.

Le mésolithique (de 7500 à 5500 avant J.C.) est une période de transition entre ces populations nomades de chasseurs-cueilleurs et les populations sédentaires d'agriculteurs-éleveurs du néolithique. A cette époque, un lent réchauffement climatique transforme l'environnement en provoquant l'apparition de forêts où s'installe le gibier encore connu dans l'Europe d'aujourd'hui. Suite à la découverte d'un abri sous roche par l'architecte spadois François Bourotte, l'Université de Louvain s'est intéressée au site mésolithique de l'Ermitry situé entre Creppe et Winamplanche; il s'agit apparemment d'un refuge de passage de chasseurs habitant la vallée et chassant sur les hauts plateaux. Les sites proches de la Heid de fer découverts en 1900 par le Docteur Tihon, et de l'Ourtaine fouillés de 1976 à 1980 ont livré un abondant outillage datant de la même période.

Les néolithiques se sont installés aux endroits où se trouvait une terre arable, ce qui n'est guère le cas du terrain cambrien. Quelques trouvailles isolées d'objets typiquement néolithiques ont été faites à Becco et Winamplanche. Les traces de cette civilisation qu'on a cru trouver dans le polissoir du "Pas Bayard" à Bronromme, le cromlech de Fagne Maron et le dolmen de Solwaster n'ont pas eu leur authenticité scientifiquement prouvée jusqu'à présent. L'âge du bronze et l'âge du fer ont laissé notre région vierge de tout vestige.

La période romaine

En 1883, un agriculteur apporta à Albin Body, archiviste de Spa, une petite monnaie en bronze trouvée à Vertbuisson et qui ressemblait complètement aux monnaies impériales romaines trouvées à Juslenville. Il s'agit de profils d'empereurs à diadème radié datant du III^e siècle de notre ère. Albin Body signala cette découverte aux musées royaux du cinquantenaire à Bruxelles où elle fut reprise à la carte archéologique de la Belgique romaine. Le fonds Albin Body de la bibliothèque

de Spa ne possède aucune information sur la destination donnée à cette monnaie qui demeure introuvable dans les musées spécialisés.

Une telle découverte ne suffit évidemment pas à elle seule à prouver une présence romaine à Vertbuisson. Les communautés gallo-romaines ne manquent pas dans les vallées environnantes et on sait que les romains recherchaient les lignes de crête pour le tracé de leurs voies de communication. Pline l'ancien, qui fit partie des armées romaines en Ardennes, visita les fontaines spadoises en 48 avant J.C. et en parla dans son "histoire de la guerre de Germanie". Une tombe gallo-romaine a été découverte à Spa en 1914 et plus récemment des poteries romaines du II^e siècle. A Juslenville, le temple romain était occupé depuis le 1^{er} siècle. Il nous a livré un sanglier en bronze, témoin du souci des chasseurs qui hantaient nos forêts de se ménager les faveurs des dieux. Un réseau de diverticules mettait nécessairement en communication les communautés gallo-romaines, mais contrairement aux grand'routes de l'empire, ces chemins ne se distinguent pas par leur structure des chemins médiévaux. Il est donc très difficile aujourd'hui de faire la distinction entre les deux.

Le moyen-âge

Sous la dynastie mérovingienne, par une première charte datant de 647, Sigebert III, roi d'Austrasie, accorda à Remacle, abbé de Solignac venu d'Aquitaine, la concession d'un vaste terrain destiné à la fondation d'une nouvelle abbaye à Stavelot. Le 6 septembre 670, Childéric II, neveu et successeur de Sigebert III, décida de délimiter cette concession de manière précise et restrictive. Cette limite, après avoir suivi l'Amblève, remonte le cours du *dulnosus* (actuel Ninglinspo) jusqu'à ses sources et se continue en direction de la *via mansuerisca* à travers la fagne. L'emplacement de Vertbuisson est donc déjà dans le système de repères territoriaux comme point de jonction de la limite naturelle du doulneux avec la ligne de crête conduisant au sommet des hautes fagnes. Comme le remarque Serge Nekrassoff, depuis le développement de la cartographie au XVII^e siècle, Vertbuisson figure sur toutes les cartes, des plus grossières aux plus détaillées.

Le toponyme de Stavelot est la contraction phonétique des mots wallons "*stave-leup*", c'est-à-dire "étable du loup". La légende veut que Saint Remacle convertit en transporteur de pierres pour son abbaye, le loup qui avait mangé son âne: beau symbole de rédemption pour les "loups du haut marais" qui prêteront plus tard assistance aux pèlerins se rendant à la grande abbaye.

Sous la dynastie carolingienne, le 8 octobre 898, Zwentibold, roi de Lotharingie fit don à Francon, évêque de Liège, d'un vaste domaine ayant Theux pour centre et dans lequel l'emplacement de Vertbuisson était inclus. Ce domaine constituera plus tard les cinq bans du pays de Franchimont. C'est donc à partir de là que le sort de Vertbuisson sera lié à la principauté de Liège.

Après le partage de l'empire carolingien, Charles le simple, roi de France, complète ce don le 25 août 915, en cédant à Etienne, évêque de Liège, la *foresta* de Theux, c'est dire non pas la forêt (qui se dit *silva* en latin) et que l'évêque possédait déjà, mais le droit de chasse dans cette forêt que les rois francs s'étaient réservé jusque là; le *fiscus* ou ressort administratif de Theux n'avait pas été dégagé de la surveillance des forestiers royaux. En analysant les limites de cette *foresta*, le docteur Tihon a montré qu'elles passaient encore une fois par l'emplacement de Vertbuisson.

La chasse restera bien sûr l'une des attractions les plus puissantes du plateau du haut marais. Ouvrons ici une parenthèse à ce sujet.

Au temps des équipages, la société cynégétique spadoise appelée "Vénerie ardennaise 2", avait son territoire de chasse sur ce plateau. Les rendez-vous avaient souvent lieu à Vertbuisson et le récit a été fait d'un daguet amené à cet endroit pour servir à la poursuite et qui se refusa obstinément à sortir de sa caisse. Le propriétaire de l'Hôtel Lambert à Hautregard, également éditeur d'une série de cartes postales sur les environs, organisait de préférence la curée devant son hôtel. Son fils Julien, dans ses vieux jours, m'a affirmé que le personnage qu'on aperçoit à la fenêtre de l'hôtel sur cette photo est la princesse Clémentine.

Vers 1980, la commune de Theux a construit à proximité immédiate de Vertbuisson le chalet de chasse "Jean Gillet" du nom du dernier bourgmestre de La Reid. Cet endroit est spécialement aménagé pour les repas de fin de battue. Des mangeoires destinées à alimenter le gibier pendant les rigueurs de l'hiver sont disposées dans les bois communaux, notamment au "pré aux biches", une clairière située à quelques centaines de mètres du hameau.

Dans les bois de la Porallée, les chasses organisées par la famille Huwart maintiennent tout le rituel des pratiques anciennes. Mais autre part, les habitants de Vertbuisson découvrent parfois des dépouilles d'animaux abattus en dehors des règles. Il est arrivé que d'autres recueillent et revalident des animaux blessés.

Du XVe au XVIIIe siècle: les guerres de la Porallée

Historiquement, la Porallée est un territoire de 6000 hectares environ faisant partie de la seigneurie de Montjardin mais soumis au statut juridique de terre-franche, c'est-à-dire à l'interdiction d'appropriation et au droit d'usage de tous les riverains d'Aywaille et de Remouchamps. L'usage autorisé consistait en essartage, pâturage, fauchage, coupe de bois, le tout réglementé de manière précise et à l'exclusion de toute construction. Ce territoire était géré par la Fabrique d'église de Sougné jusqu'à sa nationalisation par l'Etat français en 1789. Il était borné à l'Est par les limites du marquisat de Franchimont, c'est-à-dire la ligne de crête Hautregard-Vertbuisson-Croix Wathy. On imagine que l'usage de ces vastes terrains situés tout simplement de l'autre côté de la route pour les habitants de Vertbuisson et autres franchimontois, allait être difficile



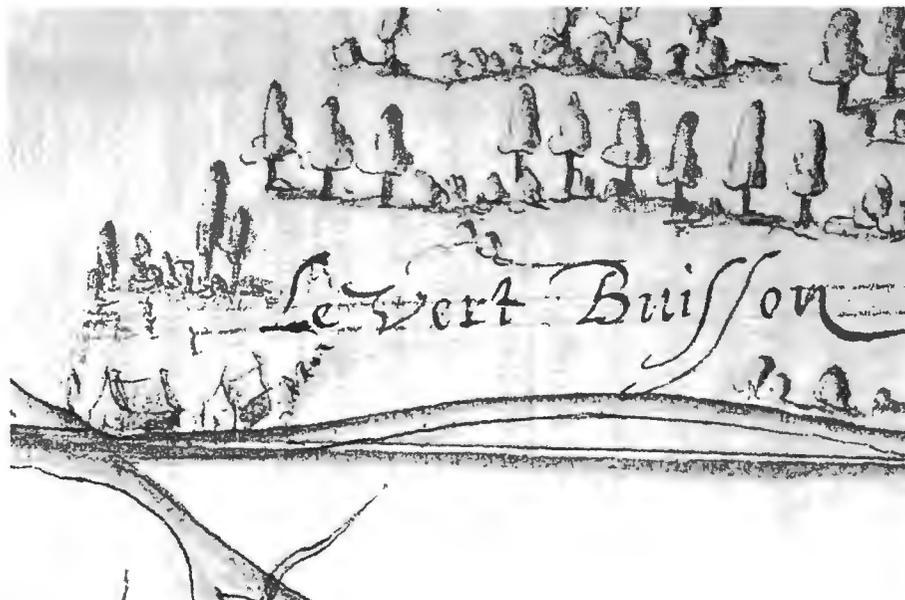
III.37 Type de monnaie romaine trouvée à Vertuisson.



III.44 Saint Remacle et le loup, tympan de l'église décanale de Spa.



IV.5 Curée de la Vénerie Ardennaise à Hautregard.



IV.26 Vertuisson sur le plan de Sylvain Bouillin en 1610.

à réserver aux habitants de Remouchamps résidant à plus d'une lieue. Pendant des siècles, l'histoire de la Porallée ne sera qu'une longue suite de querelles, rixes, meurtres, incendies, razzias et représailles armées ayant toujours pour objet des contestations sur ce droit d'usage, malgré toutes les conférences, arbitrages, compromis à différents échelons de pouvoir, y compris même un traité international. Cette histoire donne un portrait haut en relief des habitants du haut marais, âpres à défendre leurs maigres moyens de subsistance.

Selon la légende reproduite par tous les auteurs qui ont parlé de l'Amblève, cette institution trouve son origine dans un épisode miraculeux.

Aux environs de 1230, Emprardus, le grand veneur du seigneur de Montjardin reçut un jour pour instruction de réveiller celui-ci avant l'aurore pour partir à la chasse. Il se présenta alors que les premières lueurs de l'aube apparaissaient. Aux reproches qui lui étaient faits, il répondit que le soleil n'était pas encore levé et qu'il était donc à temps. Pour le mettre au défi, le seigneur lui offrit tout le terrain qu'il pourrait circonscrire en allant à pied, avant que le disque solaire ne se montre. Emprardus se mit à courir mais rencontra bientôt Saint Pierre qui le prit par la main et l'entraîna à une vitesse vertigineuse pour faire tout le tour des 6000 hectares, atteignant même à Vertbuisson les limites du pays de Franchimont.

En signe de reconnaissance, Emprardus légua son bien aux habitants de la région d'Aywaille dont Saint Pierre est le patron. Ceux-ci vénérèrent longtemps par une procession annuelle une tombe située dans l'église d'Aywaille et réputée être celle du bienfaiteur, jusqu'à ce qu'en 1640 les jésuites firent disparaître cette tombe, considérant qu'un tel culte ne pouvait être rendu qu'à un saint authentique.

Il n'existe plus aucun document d'archives concernant la Porallée antérieur à 1440. Ce premier document est un record de la cour de Theux qui concerne déjà une contestation sur les droits d'usage de la terre-franche. De leur côté, les trois cours d'Aywaille, de Remouchamps et d'Hénumont rendirent un record le 23 juin 1482 proclamant les limites de la Porallée à la demande du prieur d'Aywaille, du seigneur de Montjardin et des habitants de leur ressort afin qu'elles soient signifiées notamment au mayeur de Theux. Le 11 mars 1513, la guerre larvée entre liégeois et luxembourgeois amena l'empereur germanique Maximilien 1^{er} à trancher un litige et à imposer aux habitants de la région "un perpétuel silence" qui ne dura pas plus de 2 ans, les chicaneries reprenant de plus belle.

Les choses s'envenimèrent le 8 avril 1604 lorsqu'une expédition de franchimontois en armes, partie pour récupérer du bétail saisi à Remouchamps, fit des morts pour la première fois. Une chanson sarcastique fut alors composée par les partisans d'une porallée liégeoise:

"Nallez plus à Remouchamps
pour avoir des jambons,
les pourceaux on les reprend,
ils sont à Franchimont."

C'est pour tenter bien vainement de mettre fin à ces litiges que le gouverneur du Franchimont chargea Sylvain Bouillin, architecte et ingénieur, de dresser la carte illustrée de la Porallée, ce qui nous a valu de disposer de la première représentation graphique de Vertbuisson datée de 1610. Le hameau ne comportait alors que trois maisons.

Situé à la limite Est du territoire contesté, ce lieu fut bien sûr directement impliqué à de nombreuses reprises dans les événements que le docteur Thiry a qualifié de "guerres de la Porallée".

Une interminable controverse, avec les habituelles saisies réciproques de bétail et menaces de mort a concerné la question de savoir si la maison que Jacquemin Gonay avait construite en 1615 à proximité de Vertbuisson était ou non dans les limites de la Porallée. Le 1^{er} juillet 1616, le gouverneur de Franchimont dut y venir en personne pour repousser une cinquantaine de paysans armés.

Vers la Saint Jean 1629, les gens d'Aywaille et de Remouchamps, tous armés encore une fois, vinrent chez Pierre Job à Vertbuisson pour lui voler des habits et victuailles. Ils lui arrachèrent son mousqueton des mains et le brisèrent contre le mur. Ils menacèrent de le brûler avec toute sa famille. Ils battirent sa femme et cassèrent un marteau sur le dos de son beau-frère qui dut être conduit chez un chirurgien.

Vers Pâques 1630, treize cavaliers luxembourgeois firent irruption chez Gilles Ansillon au dessus de Vertbuisson, lui volèrent son cheval et de l'avoine, le battirent à coups de plat de coutelas et le traînèrent jusqu'au milieu du hameau où ils l'abandonnèrent.

Pendant l'été de la même année, le châtelain de Montjardin et le mayeur d'Aywaille vinrent encore à la maison de Jacquemin Gonay, y brisèrent portes et fenêtres, emportèrent du linge et du fromage et battirent les enfants et gens de la maison.

Les conflits de limites de la Porallée prirent une tournure de conflits de frontières interétatiques à la suite des guerres de conquête de Louis XIV.

Mais ces guerres elles-mêmes commencèrent par provoquer un drame à proximité immédiate de Vertbuisson. Les troupes françaises assiégeant la ville de Limbourg avaient réquisitionné des jeunes de toute la région pour travailler à la fortification de leurs positions. Lorsque le Prince de Nassau signa sa reddition, ces jeunes gens furent libérés et prirent la route du retour vers leur foyers. C'est ainsi que quatre des leurs, originaires de Sprimont, Louveigné, Banneux et Adzeux passèrent près de Vertbuisson. Ils tombèrent là sur des soldats espagnols venus

trop tard au secours des assiégés de Limbourg et qui les prirent à partie par représailles. Deux des quatre civils furent tués sur place. Les deux autres moururent des suites de leurs blessures.

Le régime français une fois installé chez nous proclama ses droits sur la Porallée et installa un bureau à Aywaille chargé de délivrer des laissez-passer moyennant paiement. Des douaniers patrouillaient pour sanctionner les fraudeurs.

Le traité de Rastadt de 1714 rattacha les Provinces-Unies (y compris le Limbourg et le Luxembourg, mais toujours à l'exception de la Principauté de Liège) à la couronne impériale d'Autriche. Les douaniers impériaux se montrèrent tout aussi hargneux en perquisitionnant dans le comptoir douanier liégeois de Hautregard, soupçonné d'aider les fraudeurs, et en contrôlant les rouliers circulant sur la vêquée formant frontière. Jean Rechery de Vertbuisson s'en plaignit officiellement le 21 octobre 1732, mais sans succès.

Les embuscades des buralistes d'Aywaille ne cessant pas, le receveur du comptoir de Hautregard demanda à pouvoir ouvrir le feu sur les douaniers luxembourgeois lorsqu'ils franchissaient la frontière. De 1743 à 1746, une garnison de 7 soldats liégeois fut alors installée à Vertbuisson pour soutenir les gens du comptoir de Hautregard.

Après une période d'accalmie, les douaniers impériaux recommencèrent leurs tracasseries le 27 août 1764 en saisissant deux chargements de sel sur le domaine du Hautmaret. En 1766, le Prince-Evêque se décida à réclamer une conférence avec les députés de l'Impératrice Marie-Thérèse. Un traité ne peut lui être arraché que le 26 août 1780 par lequel sa Majesté impériale "cédait" officiellement le grand chemin de Hautregard à Vertbuisson.

La période française

La bataille de Sprimont, remportée le 18 septembre 1794 par l'armée de la première république française mit fin à l'occupation autrichienne. Les troupes impériales occupaient la ligne de crête Hautregard-Sprimont. Un camp autrichien était établi sur les hauteurs dominant Hautregard et Jehoster. Les fossés parallèles qu'on peut encore distinguer dans la "Heid des kaiserlicks" et les bois bordant le "Pré aux biches" de Vertbuisson seraient des vestiges de ce retranchement.

Un petit détachement français effectuant un mouvement tournant à l'abri des taillis surprit par l'arrière le poste de Hautregard. En débandade, les fuyards autrichiens pillèrent au passage la demeure du juge de Hautregard et emmenèrent sa femme dans les bois où elle mourut des sévices endurés.

En 1796, La Reid fut détachée de Theux pour devenir une commune autonome et la Porallée fut assimilée à des terrains communaux ordinaires. Comme la commune d'Aywaille persistait à contester l'appartenance de certains terrains de l'ancienne terre-franche, l'Empereur Napoléon 1^{er} prit un arrêté depuis son palais des Tuileries à la date du 7 mars 1808 attribuant les terrains

contestés à la commune de La Reid, création de la France, mais une fois de plus, cette mesure ne devait pas être aussi irrévocable qu'elle le prétendait.

La conscription obligatoire éveilla l'hostilité de la population. Certains jeunes gens de Vertbuisson n'en furent pas moins enrôlés dans les armées napoléoniennes. Ainsi Jean-Joseph Servaty qui fut fait prisonnier à Wagram en juillet 1809 et incarcéré à Vienne. Libéré en décembre, il fut ensuite envoyé en Espagne. Etienne Piette, également de Vertbuisson, voltigeur au 26^e régiment d'infanterie de ligne, fut tué à Fuente le 20 juin 1811.

Le Congrès de Vienne nomma le roi des Pays-Bas, Guillaume 1^{er}, gouverneur de la Belgique mais celui-ci profita de la crise causée par le retour en France de Napoléon pour se proclamer roi des Pays-Bas Unis.

Il ne fut guère difficile pour la commune d'Aywaille d'obtenir de lui qu'il défasse ce que son ennemi avait fait; le 3 novembre 1828, il signa un arrêté lui restituant les hameaux de Quareux, Sedoz et Remouchamps et pour le reste, chargea les Etats provinciaux de régler les difficultés qui surgiraient encore.

L'indépendance belge

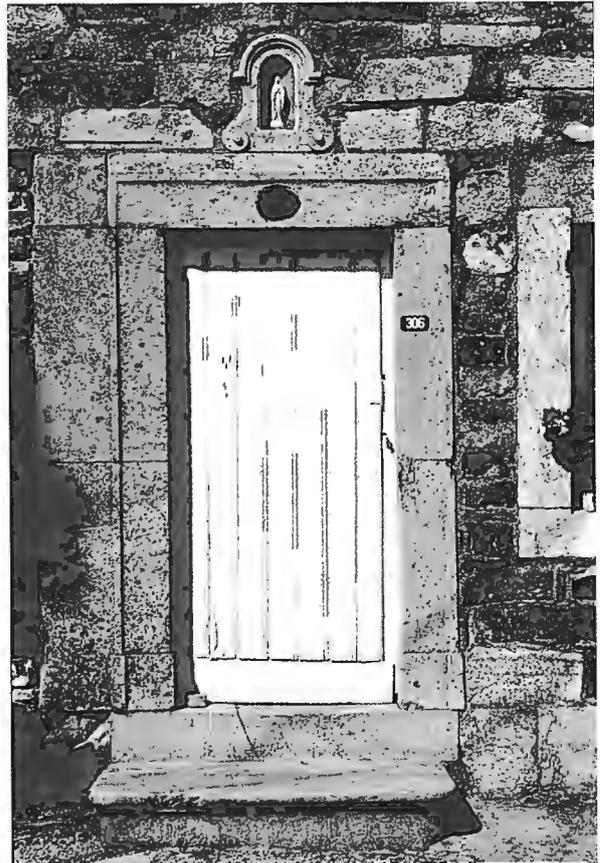
Après les premières élections nationales, le premier bourgmestre belge de La Reid est nommé et ce bourgmestre est un habitant de Vertbuisson; Jean-Hubert Pirnay qui entre en fonction le 30 octobre 1830 pour une durée de six ans. Comme il n'existe pas encore de maison communale, le conseil se réunit au domicile du bourgmestre, c'est-à-dire dans l'ancienne maison Crahay aujourd'hui Peerboom.

C'est sous ce bourgmestre vertbuissonnier que la délimitation précise des communes de Remouchamps et de La Reid fut acquise et mit définitivement fin aux contestations datant de la création de la Porallée. Elle eut lieu grâce à une transaction survenue entre ces communes et approuvée par un arrêté royal du 10 août 1832. Le géomètre du cadastre, Monsieur Chamelot, fut chargé de tracer sur le terrain la limite convenue et des bornes de pierre furent placées à frais partagés en présence des représentants communaux. La chronique rapporte que Jean-Hubert Pirnay arriva en retard et n'assista qu'à la reconnaissance des deux dernières bornes qui étaient au nombre total de 9.

La première guerre mondiale qui a marqué un des grands tournants de l'histoire universelle, a bouleversé la vie des familles belges jusque dans les campagnes les plus retirées. Les quatre années de 1914 à 1918 ont été vécues ici sous l'occupation allemande. Mais le plateau du haut marais avait ses combattants sur le front. Jules de Beer, de la ferme de la Chapelle, qui s'était engagé comme volontaire de guerre avec son père (bourgmestre de La Reid) et ses trois frères, ainsi que Théophile Kreuz apparenté à la famille Kreuz de Vertbuisson y ont laissé la vie. Ernest Crahay,



IV.33 La « croix des espagnols » dans les bois de Vertbuisson.



V.9 Maison du Bourgmestre Jean-Hubert Pirnay à Vertbuisson.



V.23 Les jeunes du plateau au contrôle allemand en 1917.



V.28 Roger Devahive de garde à la frontière allemande en 1939.

a été gazé sur l'Yser et en a souffert jusque dans ses vieux jours. Julien Lambert de Hautregard fut fait prisonnier de guerre en 1917. Ernest Chession et Emile Piqueray sont restés très actifs dans les associations d'anciens combattants.

Comme plusieurs jeunes gens arrivés à l'âge de s'engager gagnaient clandestinement la Hollande pour rejoindre les armées alliées, l'occupant organisait des contrôles réguliers de présence, ce qui permettait aux jeunes hommes du haut marais de retrouver leurs copains à Spa et d'échanger leurs informations.

Après l'armistice, des troupes britanniques ont été cantonnées dans la région de Spa et certains de ces militaires y ont trouvé leur destin, les uns malheureux comme ceux du Royal Berkshire Regiment, morts accidentellement dans les dépendances du château de Fagne Maron, intoxiqués par des émanations de CO, l'autre au contraire très heureux comme cet officier William Charlesworth qui retourna en Grande-Bretagne avec comme épouse Marguerite Hayemal, petite-fille du constructeur de ce même château.

La seconde guerre mondiale

Le premier des combattants originaires du plateau du haut marais à être engagé dans les combats est Roger Devahive qui appartenait au 1^{er} régiment des cyclistes-frontière. Il avait monté de garde aux postes d'alerte le long de la frontière allemande de mai 39 à mai 40. Son régiment avait notamment pour mission de couper les voies de communication en cas d'invasion. Le 10 mai, il fut blessé à l'œil en faisant sauter une route. En faisant mouvement vers les Flandres, il eut son vélo coupé en deux par une rafale de mitrailleuse de stuka. Il fut fait prisonnier le 21 mai. Comme il n'avait pu soigner convenablement sa blessure à l'œil, celle-ci finit à la longue par lui faire perdre la vue.

Si le 11 mai, c'est par l'ancienne vèquée que les troupes allemandes arrivèrent à Vertbuisson, y réquisitionnant la "Laiterie liégeoise" et différents locaux, c'est qu'elles cherchaient à éviter d'être prises sous le feu du fort de Tancremont dont la portée s'arrêtait précisément à Vertbuisson.

On pense aux tourments des défenseurs du fort qui, comme André Compère de Jehoster, savaient qu'ils tiraient sur leur propre coin de terre. Mais guidé par des fortins d'observation disséminés à la limite de son rayon d'action, ce tir des coupoles était d'une remarquable précision et fit de nombreux morts parmi les unités allemandes qui se risquèrent à traverser le carrefour de Hautregard. Madame Crahay se souvenait d'avoir vu remonter des camions militaires bâchés, perdant du sang par les interstices de la benne.

Madame Piette-Pirretz trouva un matin une de ses vaches couverte d'entailles provoquées par des éclats d'obus. Elle versa de l'éther dans les plaies ouvertes et déménagea son bétail quelques

prairies plus loin: plus aucune bête ne fut atteinte et elle ne subit aucune perte. Un pommier du plateau porte encore les cicatrices laissées par des éclats d'obus.

Louis Brisbois était affecté au fortin BV7 du système de guidage du tir du fort. Prisonnier de guerre en Allemagne, il fut libéré par les Russes et emmené par eux jusqu'aux faubourgs de Moscou. C'est de là qu'il ramena à sa maison du chemin du Congo une capote qu'il avait reçue de l'armée rouge. Il fut finalement rapatrié après un interminable périple par le Bosphore et Marseille.

La résistance du fort de Tancremont qui n'accepta de déposer les armes qu'un jour et demi après la capitulation de l'armée belge, est l'un des plus étonnants faits d'armes de la campagne des 18 jours. Les défenseurs reçurent les honneurs militaires des assaillants et le commandant du fort se vit restituer son épée en hommage à sa vaillance.

Pendant l'occupation, la guerre aérienne marqua Vertbuisson de deux événements: de nuit, un bombardier en perdition largua ses bombes entre la ferme Garsou (actuel n°334) et l'arrière de la maison Crahay-Struman (actuel n°306). Celle-ci eut ses fenêtres soufflées. Les deux beaux encadrements de pierre à meneaux ont été en grande partie détruits par ces explosions.

Le 24 septembre 1940, un groupe de 37 bombardiers italiens venant de Piacenza et qui devaient gagner les aérodromes belges pour participer au bombardement de l'Angleterre, passa dans notre ciel. Par suite d'avaries techniques, l'un d'eux fut obligé à un atterrissage de détresse dans la fagne du Vieux Pasay. Coïncidence extraordinaire, ce bombardier baptisé "la maledetta", avait pour mascotte une sorcière chevauchant un balai, comme si les makrales du haut marais avaient retenu leur commère italienne. Une unité de la Wehrmacht assura la garde de l'appareil jusqu'à son remorquage vers l'aérodrome de Spa.

Les jeunes gens du plateau de haut marais eurent très tôt une attitude rebelle à l'égard de l'occupant, les uns en s'engageant dans la résistance, les autres en se soustrayant au travail obligatoire en Allemagne, comme notamment José Garsou qui ne fut jamais capturé. Il existe par contre une photo des réfractaires Marcel Piette et René Pirnay de Vertbuisson le jour de leur arrestation par les allemands, prise à Verviers par les deux sœurs qui les y avaient suivi dans l'espoir d'apprendre où ils seraient déportés.

La résistance fut active sur le plateau par des sabotages comme ceux des pylônes de la ligne à haute tension, mais surtout par le rôle de son refuge de la ferme Langen à Bronromme où étaient organisés les parachutages d'armes et qui fut incendiée par représailles. Georges Devahive de Vertbuisson fut l'un des plus jeunes résistants. Pierre Laboureur de Bronromme, arrêté en 1943 pour trafic d'armes eut la chance extrême d'être libéré le 3 septembre 1944 du dernier convoi de prisonniers politiques vers l'Allemagne par les cheminots-résistants en gare de Petite-Isle à Bruxelles.

Les combats de Bronromme du 10 septembre 1944 ont été relatés avec beaucoup de précision par plusieurs historiens locaux. Il serait vain de vouloir reprendre leurs récits bien connus de manière forcément abrégée. Je ne ferai donc que saluer au passage la mémoire des victimes habitant le plateau: le résistant Alphonse Masson, le réfractaire Richard Bourgard et son épouse Amélie qui n'ont pas eu de stèle commémorative.

Le 28 décembre 1944 devait être le jour du dernier événement dramatique de cette guerre sur le haut marais. La contre-offensive du *kampfgruppe* Peiper avait été arrêtée le 24 à quelques kilomètres de Vertbuisson, d'où la chapelle élevée en reconnaissance à la Vierge à l'entrée de Desnié. Le général Bradley reprenait l'initiative. Le 27, plusieurs batteries d'artillerie à longue portée avaient été installées sur la ligne de crête Hautregard-Vertbuisson dont l'une en face de la ferme d'Emile Devahive, avec comme objectif le pilonnage de Bullange où des éléments de la Wehrmacht s'accrochaient.

Le premier tir de la nuit pour cette batterie, qui en avait déjà exécuté 997 depuis son arrivée en Europe, fut commandé à 2 heures du matin, mais l'obus explosa dans la culasse, décimant le personnel et ébranlant les bâtiments des alentours. Les habitants et les militaires américains logés au château dénombèrent 5 tués et évacuèrent 9 blessés.

Le fournil de la ferme qui avait été fissuré, dut être démoli.

Roger Devahive, rentré de captivité, prit l'initiative d'organiser une collecte parmi les habitants du hameau pour faire élever une stèle commémorative à l'endroit où moururent leurs libérateurs. Emile Piqueray, secrétaire de la section locale des Anciens Combattants, prit la parole le jour de l'inauguration. Pour le cinquantenaire de cet événement, Vertbuisson se cotisa à nouveau pour y déposer une grande gerbe de fleurs en remerciement. Le vice-président de l'Association américaine des mémoriaux d'outremer, Eric Osterweil, vint nous apporter un témoignage d'amitié au nom des familles des victimes.

A peine la région avait-elle été libérée que Francis Pirnay, un jeune du hameau, s'engageait dans une unité belge placée sous commandement américain pour la suite des hostilités.

Après le retour des prisonniers de guerre, prisonniers politiques, résistants et réfractaires, une grande fête fut organisée à La Reid en leur honneur à tous, mais les autorités se rendirent en outre au domicile de chacun d'eux et notamment le 25 mai 1945, devant la maison de Marcel Piette à Vertbuisson.

Le développement du hameau de Vertbuisson

L'origine du toponyme a été parfois recherchée par des érudits dans la racine celte "Vern" signifiant marais, mais l'image tellement repérable d'un massif de verdure dans un paysage désertique, peut l'expliquer beaucoup plus simplement. Il ne manque pas d'exemples de déformation

du nom du lieu par des cartographes étrangers; des français francisant le terme wallon "Vertbouxhon" en "Verbouchon" et des allemands déchiffrant mal l'ancien français "Verd" (avec un d) en le recopiant "Vend".

Nous avons vu, grâce à la première représentation graphique connue de Vertbuisson, qu'en 1610 le hameau comptait trois maisons. Par le récit des guerres de la Porallée, nous avons appris que ces bâtiments abritaient un personnel employé, des chevaux, des réserves de vivres et des armes. Il ne s'agissait donc pas seulement de herdiers ou de gardes, gens de maison et jardiniers du château, mais des fermiers bien organisés.

L'atlas de Ferraris nous montre qu'en 1770, le hameau compte trois bâtiments de plus, mais que l'ancienne cour ne s'est pas encore refermée. Le terrain situé derrière l'habitation portant aujourd'hui le n°310 est déjà un verger. A voir la vieillesse des arbres fruitiers qui s'y trouvent encore de nos jours, on peut penser que ce sont les mêmes.

Les potales millésimées qu'on retrouve actuellement sur les maisons n°310 et 306 confirment les informations de Ferraris.

C'est la carte de Vandemaelen datant de 1843 qui nous informe de l'achèvement de la structure "en U" de la cour centrale.

Le plan Popp des années 1860 nous montre l'apparition de l'habitation portant l'actuel n°315. La potale qu'elle a conservée précise qu'elle date de 1836. Par contre, le millésime 1893 que porte la grange située entre les n°307 et 308 doit correspondre à une reconstruction car son emplacement avait été précédemment bâti comme l'indique une carte d'état-major datant de 1883.

L'unique carte postale commerciale représentant le hameau a été éditée par le propriétaire de l'hôtel Lambert à Hautregard. On s'étonnera peut-être aujourd'hui de voir qu'elle montre la fourche des routes vers la charmille et vers la croix Papet et non la cour centrale du hameau nettement plus intéressante du point de vue architectural. C'est qu'au début des années 1900, la route vers la croix Papet était une nouveauté assez remarquée. Pour compenser l'absence de représentation de la cour en 1900, une reconstitution réalisée à partir de l'assemblage de documents photographiques partiels a été peinte par Madame Ginette Jourdan, spécialiste des bois de Spa.

Julien Lambert, fils de l'hôtelier, charron et carrossier à Hautregard, décédé en 1987 à l'âge de 97 ans, m'a raconté qu'au début du siècle existait encore à proximité de Vertbuisson une hutte faite de mottes de gazon empilées sur des perches, habitée par un couple d'apiculteurs du nom de "Lepourck".

Le gazon était aussi utilisé à l'époque en guise de tuiles faîtières aux arêtes des toits comme sur l'ancienne maison Kreuz dont la photo figure dans les collections du Musée de la vie wallonne. Après une transformation qui lui a fait perdre ses anciennes baies à meneau, elle porte aujourd'hui le n°298.

La petite maison accolée au pignon de l'actuel n°299 montrait encore au début de 1999 cette utilisation du gazon ayant précédé celle du zinc. Cette maison est actuellement en cours de restauration.

Le Musée de la vie wallonne conserve des photos anciennes d'autres maisons de Vertbuisson, comme celles portant actuellement le n°311 et le n°300.

Vertbuisson comportait au début de ce siècle une scierie de long située "en pré Mohette" à côté du bâtiment maintenant numéroté 336. Il comportait aussi un atelier de charron et de maréchal-ferrant dans le bâtiment central de la cour.

L'Institut géographique militaire a commencé à utiliser systématiquement la photo aérienne après la seconde guerre mondiale. Les photos de Vertbuisson prises en 1952 ont servi à établir la carte de 1960. Elles permettent de voir qu'à cette époque, les annexes, appentis, remises et autres constructions précaires proliféraient autour des fermes. Elles ont actuellement disparu autour de tous les bâtiments transformés en maisons destinées exclusivement à l'habitation.

Sur la carte postale de la série Lambert, on pouvait encore voir une croix aujourd'hui disparue, située à la fourche des routes vers la charmille et vers la croix Papet. A l'entrée du chemin vers le Ninglinspo se trouve depuis longtemps une autre croix qui, sur certaines cartes géographiques, figure même sous le sigle d'une chapelle. Le Syndicat d'initiative de La Reid l'a restaurée à l'identique en 1992 et des musiciens sont venus égayer l'inauguration avec des instruments du folklore traditionnel.

La population

Le "Livre des fiefs du Marquisat de Franchimont" fait déjà apparaître au 16^e siècle les noms de famille Gonay et Piqueray à Vertbuisson. Depuis lors, les registres paroissiaux et de l'état civil montrent une assez remarquable stabilité de la population. Jusqu'au milieu de ce siècle, on retrouve à Vertbuisson quelques noms de famille prédominants et on est frappé par la fréquence relative des mariages avec dispense pour consanguinité.

La mortalité infantile y est élevée au siècle dernier mais elle l'est alors partout. Le plan Popp indique que vers 1865, il n'y a que 12 habitants de Vertbuisson à être propriétaire des maisons et des terres du quartier, dont 4 Pirnay, 3 Piette, 1 Crahay, 1 Gabriel et 1 Piqueray. La liste électorale de 1909 recense 21 électeurs à Vertbuisson dont 6 Pirnay, 4 Piette et 2 Gabriel. Les Chession, Gillet, Gonay et Piqueray sont les plus notables quant à leur durée d'inscription au même domicile.

D'anciennes photos de famille permettent de mieux connaître cette population. En 1912, la famille Gillet a été photographiée devant la maison actuellement numérotée 311 et à la même époque, la famille Chession devant l'actuel n°33 de la rue Huta. En 1913, on a photographié des membres de la famille Piqueray devant leurs deux maisons, les actuels n°315 et 336 et aux environs



V.48 L'emblème du bombardier italien tombé au Vieux-Pasay.



VI.17 L'inauguration du mémorial aux Américains morts à Vertbuisson.

Le verd Buisson

1627. Vertbouxhon

le verd Buisson

Verd Buisson

lyi Verbouchon

Verdbuisson

Vend Buisson

VI.26 Quelques graphies du toponyme.



VII.20 Félix Pirnay et ses enfants dans la cour de Vertbuisson.

de la même année, la famille de Barthélémy Piette devant son domicile devenu le n°290. Son frère François Piette habite alors un peu plus loin la maison au faite de gazon dont nous avons parlé. C'est une personnalité marquante; paralysé à 27 ans, il n'en devient pas moins conseiller communal et combat avec succès l'implantation d'un circuit automobile dans le voisinage de Vertbuisson "pour conserver nos terres à nos enfants".

En 1914, la famille d'Antoine Gabriel se fait photographe devant l'actuel n°311, en 1928 la famille Pirnay habitant l'actuel n°312 fait de même, vers 1939 celle de Jean-Hubert Piette au n°302 et en 1946, la famille de Joseph Peerboom-Gillet au n°307.

J'aimerais encore évoquer deux habitants de Vertbuisson aujourd'hui disparus, mais qui ont laissé une forte empreinte dans la mémoire du hameau. Roger Kreuz, descendant du géant Bihin, entrepreneur en maçonnerie qui a travaillé à la restauration de bon nombre de bâtiments anciens du plateau avec une grande qualification professionnelle mais aussi avec un rythme un peu fantasque tenant à son goût non dissimulé des plaisirs de la vie.

En somme, un personnage haut en couleurs captant l'attention de toutes sortes de façons.

Milie Chession qui avait perdu sa mère peu après sa communion solennelle et qui avait pris en charge avec son père les travaux de la ferme. Demeurée célibataire, avec son franc parler et son rire homérique, on la considérait un peu comme le garde champêtre de la cour. Au moment de sa mort, elle était la plus ancienne native du Vieux-Vertbuisson.

Voici une image des heures heureuses de la cour.

Peinture et littérature

Je ne pourrais terminer ce survol du patrimoine du plateau du Haut Marais sans évoquer ses aspects artistiques.

Les sites de ce plateau on souvent séduit les artistes peintres. Quelques unes de ces peintures illustrent le présent texte. Les expositions de l'école liégeoise du paysage organisées par l'expert Jacques Goijen en ont montré d'autres. Des écrivains ont aussi fait revivre dans des œuvres attachantes la beauté de ces paysages.

Marcelin Lagarde a écrit vers la moitié du 19^e siècle sous le titre "La tourbière des fagnes", un récit où le refus de l'hospitalité se voit châtié par un engloutissement dans la fagne située entre Hautregard et Vertbuisson. Cet auteur y donne une description longue d'une page entière du plateau du Haut Marais qu'il qualifie de "spectacle d'une indéfinissable mélancolie".

On doit à Antoine Noël le roman policier intitulé "A l'instar de la légende" datant de 1930 qui mêle conte fantastique et science-fiction. Un pendu est trouvé dans les bois de Vertbuisson avec le cœur arraché. Il s'agit en réalité d'un crime dont l'auteur est un savant fou qui voulait tenter la première transplantation cardiaque.

"La rose et le rosier" est un roman de Nelly Kristink datant de 1959 dont l'action se déroule sous le premier empire dans un pavillon de chasse appelé "La Porallée" qui, à la légère différence de celui de la famille Huwart, se situe au milieu et non à la lisière du plateau. Hautregard, Desnié, Bronromme et le Ninglinspo sont cités dans le récit. Il s'agit d'un roman d'atmosphère où la riche diversité des sentiments humains est rendue dans toutes ses nuances. Dans leur récent ouvrage d'histoire littéraire, Libens et Raucy le considèrent comme "l'un des romans les plus sensibles que l'Ardenne ait généré".

Pour conclure

Plusieurs maisons de Vertbuisson sont reprises au "Patrimoine monumental de la Belgique". Dans le plan de secteur, la partie ancienne du hameau est rangée dans la catégorie des zones d'intérêt historique, culturel ou esthétique.

Ces réalités ne sont pas toujours présentes à l'esprit des usagers de ce patrimoine. Pour que l'intérêt de tous rejoigne mieux celui des découvreurs de trésors du passé, je tiens à signaler que des professeurs de l'enseignement flamand sont venus à plusieurs reprises à Vertbuisson donner à leurs étudiants des cours d'archéologie rurale. Serions-nous moins attentifs qu'eux à nos propres richesses?

N.B. La conférence donnée lors des journées du patrimoine en septembre 99 était accompagnée de la projection de plus de 300 diapositives dont les quelques illustrations reproduites ici sont extraites. La photo figurant au bas de la page 36 de la première partie représente une mine d'or du val de l'Amblève au 19^e siècle et celle du bas de la page 38 la cascade de Haldeboeuf peinte par G.A. Crehay.



VII.36 Cours d'archéologie rurale à Vertbuisson.

PHOTO D'ARCHIVES DES ANNEES 30

Retrouvée dans une boîte aux souvenirs, une photo fanée, cédée autrefois par une membre de l'ASBL à son amie très intéressée par celle-ci, a intrigué la Rédaction de notre bulletin. Il s'agit, en fait, d'une photo de groupe d'enfants, élèves de l'Ecole Communale de Spa qui bénéficiaient de "L'Oeuvre de la Soupe Scolaire" bien avant la 2^e guerre mondiale, déjà! Celle qui est reproduite ici date, en principe, de l'année 1937/1938. La Rédaction invite plus particulièrement ses membres spadois à s'identifier ou à identifier ces petits élèves.

La Rédaction

L'Oeuvre de la Soupe Scolaire à Spa

Cette institution à caractère caritatif, au sens large du terme, aurait, selon Monsieur C. Kuppens que nous avons rencontré et interrogé, été créée à Spa dans les années 1931/1932 par un petit groupe de "Vieux Libéraux" qui tenaient le cercle "La Raison", organe de La Libre Pensée, dans le "but de donner un bol de potage aux enfants de l'Ecole Communale", considérée comme école des moins favorisés voire populaire à une époque où une crise sociale avait touché la population belge.

Selon certains témoins sinon bénéficiaires de la soupe scolaire de l'époque, des statuts officialisaient la création de cette "œuvre" dont le siège social avait été établi au 2^e étage du siège du "Parti des Libéraux" au n°3 de la rue A. Body. Parmi les membres de son Comité et principaux organisateurs: Mrs Joseph Jérôme (Président-fondateur du Cercle), Rodolphe Harion (chaussur spadois), Jean Xhrouet (peintre en bâtiment) et Auguste Pierre (brigadier aux "Eaux et Forêts"), un homme de poids dans les deux sens du terme dans l'organisation, particulièrement actif pour assurer l'intendance de l'œuvre et énergique pour faire régler le bon ordre lors des distributions journalières. Celles-ci s'effectuaient dans le local "Réserve" de l'Ecole Communale, accessible par un petit chemin, au départ de la Place des Ecoles. Parmi les aides qui assuraient la préparation et la distribution quotidienne de la soupe pendant toute la période de l'année scolaire se retrouvaient Mmes Dultes et Collard avec J. Jérôme et Melles Beguin et Hérode sous la direction de Madame Edith Winbomont que les enfants appelaient gentiment "Madame la Soupe" et qui confectionnait les menus en fonction des légumes de la saison. La prédilection des enfants qui se présentaient à la distribution avec un bol, aux dimensions de leur âge et... de leur appétit, allait à la soupe à la tomate, "pour les pâtes" qui la complétaient. La moins appréciée fut celle aux fèves des marais en raison de son goût énigmatique, elle ne fut servie qu'une seule fois, paraît-il.

OEUVRE DE LA SOUPE SCOLAIRE

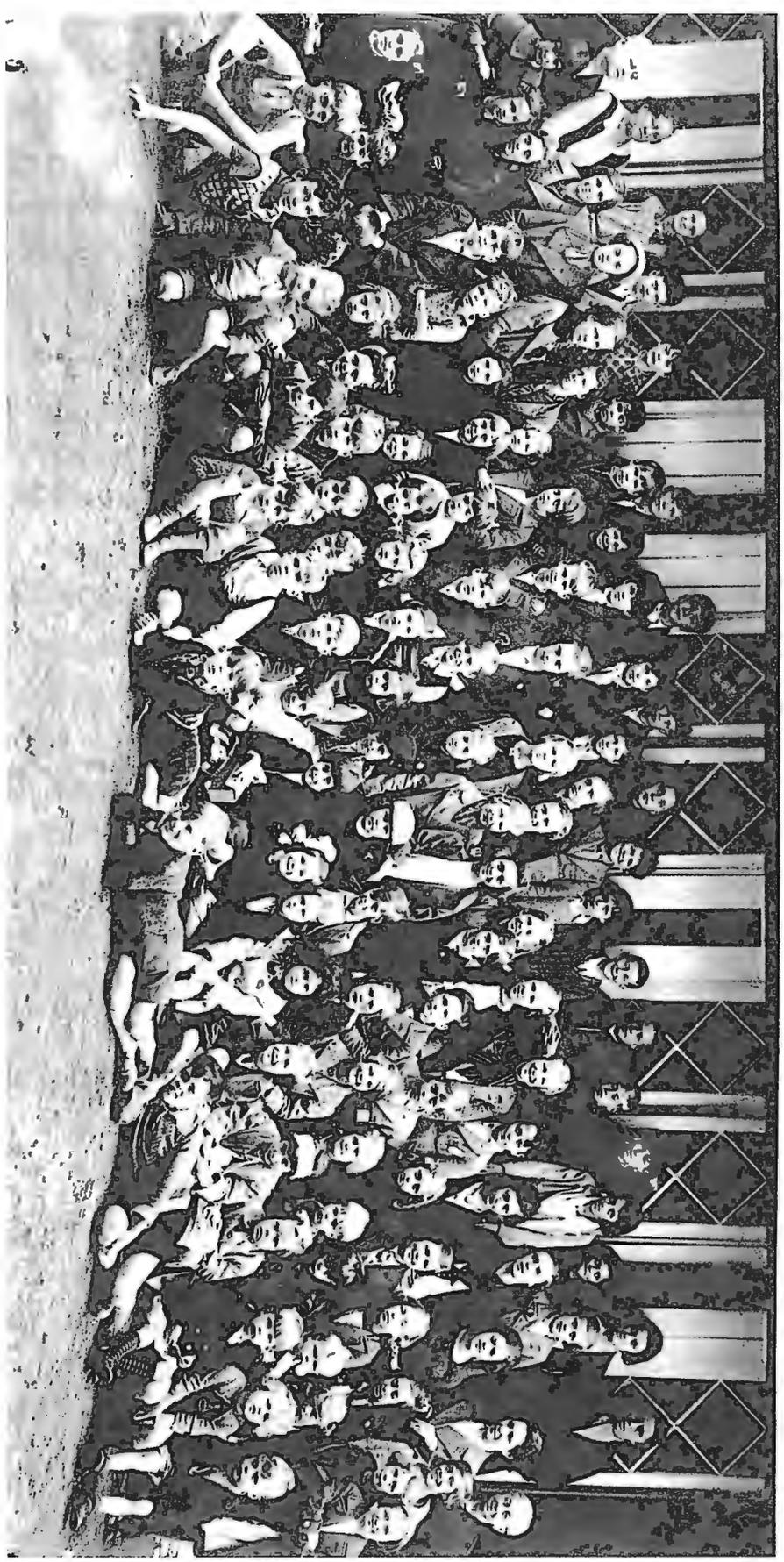
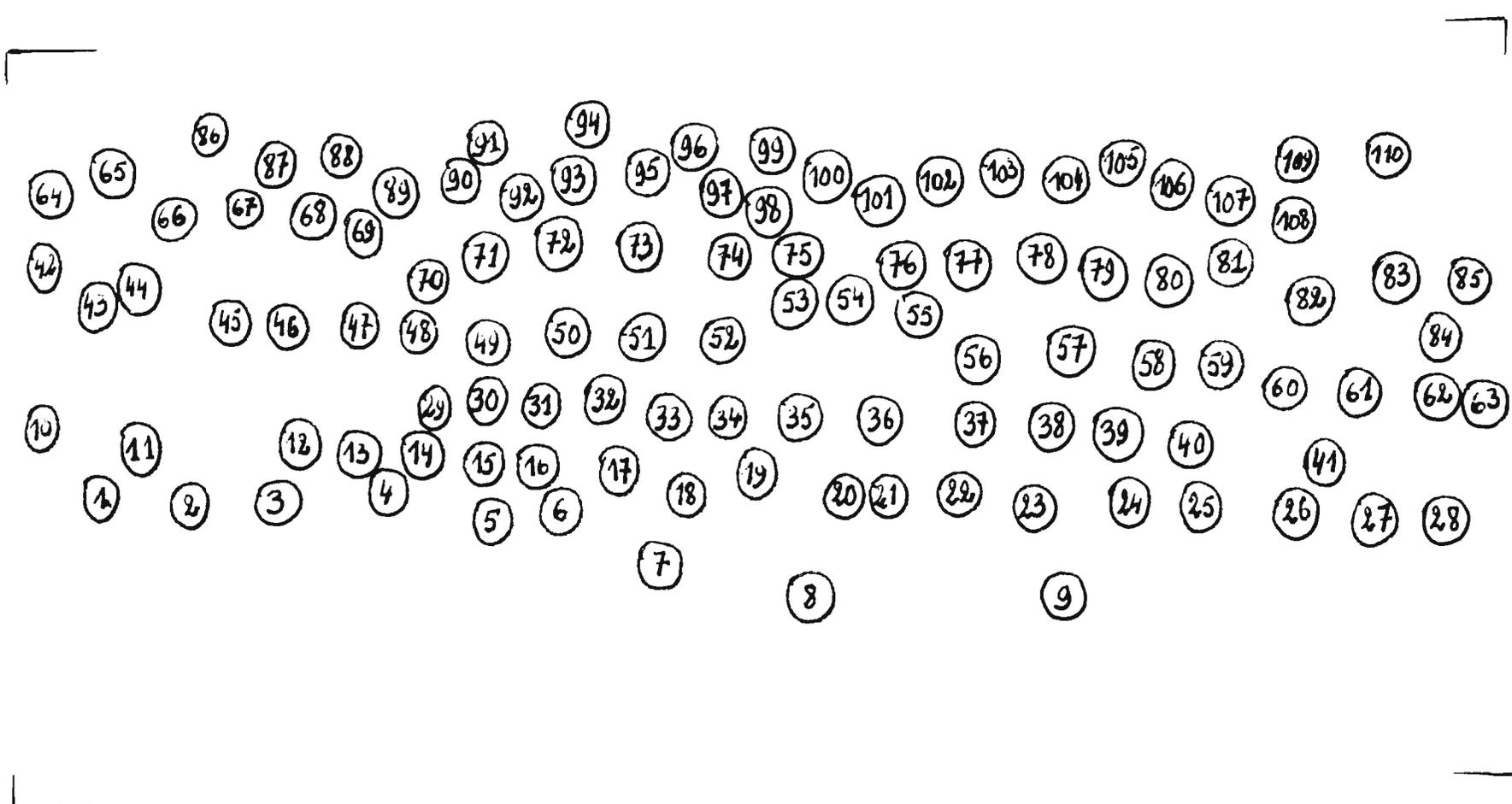


Photo coll. privée.

OEUVRE DE LA SOUPE SCOLAIRE.



Pour assurer l'intendance de la cuisine, les légumes étaient achetés dans le commerce et, au cours des années de la guerre, apportés par des particuliers qui entretenaient des carrés de carottes, de haricots et autres dans leurs "coins de terrain" que chacun tentait d'organiser dans les propriétés de châteaux et villas et tous autres endroits arables. Auguste Pierre, bien connu de tous, ne manquait pas de solliciter tous ces jardiniers en herbe et donateurs bénévoles, dans ce sens de la solidarité.

Pour boucler un budget d'organisation qui s'élevait à quelque 30 000 frs de l'époque, le Comité responsable avait imaginé de déposer des troncs cadenassés dans les magasins locaux pour y recevoir des dons en liquide. Egalement, vers les années 1936/1937 semble-t-il, en organisant une tombola avec la collaboration de pas moins de 120 à 130 peintres-exposants au Pouhon Pierre-le-Grand avec vente de billets à 25 ct ou de carnets à 2,50 fr avec billet de couverture. Et encore, lors de la Fête à Spa, en ouvrant un stand de vente d'enveloppes qui, avec cartes postales représentant l'usine d'embouteillage de Spa-Monopole, contenait un carton numéroté donnant droit à un lot.

Soulignons encore, comme le faisait remarquer notre consultant qu'il nous faut remercier pour ses renseignements et documents photographiques, que les élèves de l'Ecole dite des Frères de la Rue de la Sauvenière ont pu, dans leurs propres locaux, bénéficier de l'action de cette "Œuvre de la Soupe Populaire" qui, il est vrai, était initialement orientée vers les enfants de l'Ecole Communale.

Enfin la question reste posée de savoir à quel moment ces distributions de soupe cessèrent de fonctionner. Serait-ce dans les années 1944/1945 lorsque le Ministre des Finances Gutt fit saisir l'avoir de l'œuvre spadoise soit quelque 31 000 frs?

R. Nys

La 3^e partie de cet article a paru dans notre numéro de juin 1999.

Souvenirs spadois de Marie Duplessis

La Dame aux Camélias

IV

L'existence terrestre de Marie Duplessis est achevée. On pourrait la résumer très simplement ici, sur base des éléments connus: Marie est une fille d'origine modeste qui, grâce à sa jeunesse et à ses charmes, a profité des plaisirs et du luxe faciles de la "belle société" aristocratique et bourgeoise. Pour acquérir un droit de cité légitime et définitif dans ce monde-là, il aurait fallu qu'elle y rencontre l'amour vrai; mieux, qu'elle s'y marie. Le mariage avec le comte Edouard de Perrégaux aurait pu être une solution: Edouard de Perrégaux l'aimait au point de braver son milieu et de "commettre" une mésalliance. Mais le rêve de Marie n'était pas de vivre avec Perrégaux; c'était la vie de Franz Liszt qu'elle aurait voulu partager. Si elle avait vécu plus longtemps, il n'est pas sûr du tout qu'elle eût pu rejoindre le "prince charmant" qui la fuyait et qui l'avait déjà remplacée.

Exit Marie; voici venir Marguerite Gautier, la Dame aux Camélias.

En mai 1847, les dettes de Dumas fils se montrent à plus de 50 000 francs; somme colossale. Il va écrire son roman, *La Dame aux Camélias*, à l'hôtel du Cheval-Blanc de Saint-Germain en Laye¹ où il se souvient de Marie Duplessis qu'il y a emmenée naguère. Alexandre Dumas fils aurait relu à ce moment *Manon Lescaut*. Le roman de l'abbé Prévost apparaît mis en abyme tout au long de l'œuvre de Dumas. Le thème de la réhabilitation de la courtisane par l'amour, thème cher à la génération romantique, va transformer la personnalité de Marie Duplessis et en faire un mythe. En trois ou quatre semaines, Alexandre Dumas achève la rédaction de ce premier roman qui sera son chef-d'œuvre. Le livre paraît en 1848 chez Cadot, en deux volumes. Succès considérable qui assure d'emblée une incroyable notoriété à son auteur et qui lui permet de régler toutes ses dettes. La deuxième édition, préfacée par Jules Janin, paraîtra le 14 décembre 1850.

Dumas fils écrira la pièce du même titre en 1849 "*en huit jours, en vertu des audaces et des bonnes chances de la jeunesse, et plutôt par besoin d'argent que par inspiration sacrée*"². Nous reviendrons sur cet aveu, décevant.

¹ André Maurois, *Les Trois Dumas*, Hachette, 1957 – p. 212.

² Alexandre Dumas fils, *Théâtre complet avec préfaces inédites*, Calmann Lévy, 1896 – "Au lecteur"; p. 2.

La pièce devait être représentée au Théâtre Historique³ dirigé par Alexandre Dumas père, puis, après la faillite de ce dernier en décembre 1850, au Théâtre du Vaudeville. Mais le sujet effraie les censeurs républicains qui le jugent immoral. Dès le lever du rideau, ne voit-on pas, dans le boudoir de la courtisane, en compagnie de représentants de la "bonne" société, le baron Arthur de Varville et Saint-Gaudens, qui est un homme marié, acoquinés à une autre demi-mondaine, Olympe, et à une entremetteuse, Prudence Duvernoy? N'est-il pas question de champagne, de soupers fins, de fortunes dilapidées dans des éclats de rire? Indécent, injouable, une atteinte aux bonnes mœurs.

Le Ministre de l'Intérieur, M. Léon Faucher, ne se laisse pas fléchir. Ni par les instances du duc de Morny, demi-frère du Prince-Président de la République Louis Bonaparte; ni par les témoignages de moralité de trois auteurs renommés⁴; ni par les démarches de Mme Doche⁵, interprète pressentie pour le rôle de Marguerite Gautier; ni même par celles d'Alexandre Dumas I^{er}, qui ne pourra plaider la cause que devant un chef de cabinet.

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851 et l'arrivée au Ministère de l'Intérieur du duc de Morny changent aussitôt la donne: la première représentation de *La Dame aux Camélias* a lieu le 2 février 1852 au Théâtre du Vaudeville à Paris. Giuseppe Verdi, le futur compositeur de *La Traviata* est dans la salle⁶. L'œuvre fait un triomphe auquel la créatrice du rôle, Eugénie Doche n'est pas étrangère. Alexandre Dumas fils le reconnaît: "*Une pareille artiste n'est plus un interprète, c'est un collaborateur*". Louis Bonaparte n'est pas moins enthousiaste à l'égard de l'artiste, - ce qui soulève l'indignation de Jules Janin, toujours ulcéré par le renversement de la Monarchie de Juillet: "*Le Prince-Président n'est occupé que de comédie et de comédiennes. Il est allé pour la 3^e fois à La Dame aux Camélias et il a envoyé à Mme Doche par son aide de camp un bracelet en diamant! [...] Voilà de belles occupations pour un tyran de cette espèce! Il nous ôte une à une toutes nos saintes et légitimes libertés, il garde pour lui toutes les licences! Il est le scandale et la corruption en personne. A la grâce de Dieu!*"⁷

³ Le Théâtre-Historique est inauguré le 20 février 1847; il est déclaré en faillite le 20 décembre 1850. On y joua essentiellement des pièces d'Alexandre Dumas père.

⁴ Il s'agit de Jules Janin, de Léon Gozlan et d'Emile Augier qui venait de recevoir le *prix de vertu* de l'Académie française pour son roman *Gabrielle*.

⁵ Eugénie Doche (Bruxelles 1821 – Paris 1900), née Marie-Charlotte-Eugénie de Plunkett, d'une famille irlandaise établie en Belgique. A épousé Alexandre Doche, chef d'orchestre du Vaudeville qui, cocufié, la quitta vite. Déçue par les rôles qu'on lui offre à Paris, elle décida de ne plus monter sur les planches et s'établit à Londres. C'est là qu'on alla la chercher pour jouer le rôle de Marguerite Gautier. Elle accepta d'emblée. elle jouera le rôle au moins cinq cents fois.

⁶ L'opéra de Verdi, *La Traviata*, adaptation de *La Dame aux Camélias*, sur un livret de Francesco Maria Piave, voit le jour en 1853.

⁷ Jules Janin, *735 lettres à sa femme*, tome II (1851-1855), lettre du 4 mai 1852.

Au cours de l'été 1852, Spa a le privilège d'assister également à une représentation de *La Dame aux Camélias*⁸. C'est la troupe du théâtre de Metz qui monte la pièce: Madame Desgranges incarne *Marguerite Gautier*; M. Prietz, *Armand Duval* et M. Delimbre, *Georges Duval*, le père d'*Armand*. Un compte rendu, inséré dans la *Liste des Etrangers*, généralement avare de commentaires, souligne le complet succès de la représentation⁹:

"Ainsi que nous l'avions prévu, La Dame aux Camélias avait attiré dimanche, une nombreuse assemblée. M. Meyerbeer n'avait pas dédaigné d'assister à cette représentation, la brochure à la main. Il paraissait s'intéresser vivement au sort de cette pauvre femme qui vit et meurt d'amour. Sans doute, il y a quelque chose d'immoral dans cette pièce, mais quelle leçon rien que dans le second titre inconnu à Paris et que notre directeur tient de l'auteur même: La vie dont on meurt!

"Enfin les larmes qui avaient coulé en silence pendant toute la soirée se sont fait un libre passage à la fin de la pièce, et la salle entière a rappelé M. Prietz et Mme Desgranges qui ont joué le rôle d'une manière remarquable. N'oublions pas M. Delimbre qui a été digne et plein de vérité dans le rôle du père. Toute la troupe paraissait dans cet ouvrage, et nous n'avons que des éloges à donner à ceux et à celles qui par complaisance jouaient des rôles au-dessous de leur mérite."

Madame Doche, la Marguerite Gautier de Paris, vient à Spa pendant la Saison de 1852¹⁰. Un petit journal parisien mentionne ce voyage par les vers suivants:

*Je ne sais où je viens de lire
Que la Dame aux Camélias
S'en va prendre les eaux de Spa;
M'est avis que l'on pourrait dire
Avec un peu plus d'à-propos
C'est Spa qui va prendre les eaux.*

⁸ Le liégeois Auguste Sanse, puis Ferdinand Jourdain, furent successivement, cette année-là, les directeurs-gérants du théâtre, qui dépendait de la Société des Jeux de M. Davelouis.

⁹ Albin Body, *Le Théâtre et la Musique à Spa*, Bruxelles, Rozez, 2^e édition (s.d.) – p. 119.

¹⁰ Près de 30 ans plus tard, Eugénie Doche - en tant qu'actrice, cette fois – revint à Spa, en 1879.

Albin Body interprète le jeu de mots final par référence à "*la maigreur proverbiale*" de l'actrice ("eaux"/"os"); ce pourrait être plus simplement une pointe contre une pièce que le versificateur trouvait très larmoyante: sortez vos mouchoirs. C'est en tout cas ce qui a retenu le caricaturiste Nadar lorsque, dans "Les Folies parisiennes", il illustre une représentation de *La Dame aux Camélias*¹¹.

En 1852 encore, année faste des annales théâtrales spadoises, François Ponsard, l'auteur de *Lucrèce* (1843) et *Rachel*, la grande tragédienne de la Comédie française, passent par Spa. Les saisons ultérieures ne connaîtront plus cet éclat; les villégiateurs ne seront sollicités que par des vaudevilles de seconde catégorie. En effet, la législation sur les droits d'auteur, ou plutôt à propos de la contrefaçon belge, change: une Convention diplomatique franco-belge pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique est signée le 22 août 1852. Spa est désormais trop pauvre pour s'offrir les nouveautés parisiennes. Les recettes théâtrales – en particulier en début et en fin de Saison – sont insuffisantes; il aurait fallu des subsides, inexistantes.

Alexandre Dumas fils viendra lui-même à Spa à deux reprises, bien des années plus tard: en 1864, le 7 septembre, il descend à l'Hôtel de Portugal, place Royale, et en 1868, venant de Bordeaux, le 4 juin, il s'arrête à l'Hôtel du Midi¹², avenue du Marteau.

* * *

Avant de conclure, une dernière réflexion sur Alexandre Dumas fils et sur la société de l'époque.

Fin 1852, l'année où *La Dame aux Camélias* a triomphé au théâtre, Alexandre Dumas fils écrit une très longue lettre à Victor Hugo exilé à Jersey¹³. Dumas fils l'informe de la vie scandaleuse que son fils, François-Victor Hugo, mène depuis le mois d'avril à Paris aux côtés d'Anais Liévenne. Dumas fils, on s'en souvient, connaît bien la jeune actrice dont il fut l'amant pendant quelques mois après son aventure avec Marie. Il reproduit dans cette lettre le message qu'il adressait à son ami

¹¹ Nadar, tome 2, *dessins et écrits*, Arthur Hubschmid, 1979 – p. 814 (voir l'illustration reproduite dans notre numéro de juin 1999 page 66).

¹² Renseignements repris au Registre des Etrangers (Hôtel de Ville de Spa) – *Liste officielle des Etrangers*, n°34 du 14 septembre 1864: Hôtel de Portugal, place Royale, tenu par M. Léopold Gernay: Dumas A., prop. à Paris, 1. – *Liste officielle des Etrangers*, n°5 du 8 juin 1868: Hôtel du Midi, avenue du Marteau, tenu par Auguste Nagant: Dumas A., prop. à Bordeaux, 1. Le bâtiment de l'Hôtel du Midi raboté d'un étage par la reine Marie-Henriette, abrite aujourd'hui la permanence de police de Spa. L'avenue du Marteau est devenue l'avenue Reine Astrid.

¹³ Claudette Combes, *Pour ton sourire d'ange perdu*, Cid éditions (1983) – Tome Ier, pp. 286-288. – Dans ce livre en 3 volumes, Claudette Combes retrace la biographie de François-Victor Hugo.



421

RACHEL (ÉLISABETH-RACHEL-FÉLIX, DITE MADEMOISELLE)

Tragédienne, née à Mumph dans le canton d'Argovie en 1821.

Fille d'un colporteur juif. Après avoir eu une enfance malheureuse, elle entra au Conservatoire, puis au Gymnase (1837)

et enfin fut admise au Théâtre-Français (1838) grâce à la protection de Samson, qui avait deviné son génie. Elle obtint des succès énormes et joua avec perfection les rôles classiques de Corneille, de Racine et de Voltaire.

Elle entreprit un voyage en Amérique (1856), pendant lequel elle n'obtint qu'un succès médiocre et revint ayant épuisé sa santé déjà faible.

Elle mourut en 1858, au Cannet (Alpes-Maritimes).

Collections ND Phot

François-Victor et qui a été intercepté, malencontreusement, par Anaïs: *"Quelque amitié que j'aie pour toi, tu n'arriveras pas à me faire prendre au sérieux ton amour pour Mlle Liéviennne et la réhabilitation des courtisanes. C'est bon pour faire des pièces, voilà tout. [...] Mets-toi devant ta glace, regarde-toi pendant un quart d'heure en te disant que tu es sincèrement amoureux de Mlle Liéviennne, et si au bout de dix minutes tu ne te ris pas au nez, je te paie quelque chose."* A Anaïs qui avait réagi très vivement au message qu'elle avait découvert, Dumas fils répond vertement: *"Quant à vous, je ne vous hais, ni ne vous aime. Il y a longtemps que votre nom et votre souvenir dorment dans le grand cimetière de mes erreurs passées."* A Victor Hugo, il confie enfin pour justifier sa démarche: *"J'ai gâché ma vie de jeune homme, j'ai même passé dans votre famille pour une connaissance dangereuse. [...] J'ai rompu avec ma vie légère dont Mlle Liéviennne a été une des plus tristes et des plus coûteuses étapes, ce qui me met, plus que personne, en droit d'éclairer un ami sur son compte."*

Très cyniques, ces propos sur un passé somme toute récent. Leur auteur a-t-il pu aimer passionnément Marie Duplessis? Elle fait partie, elle aussi, de cette "vie légère" avec laquelle il a rompu; elle est un de ces "péchés de jeunesse" qu'il a évoqués dans son recueil poétique de 1847. Déjà alors, n'a-t-il pas tenté de racheter aux libraires tous les exemplaires de ce petit volume – il n'y en avait heureusement que cent -, et ces pages n'ont-elles pas, de l'aveu même de l'auteur, terminé leur aventure comme ... papier d'emballage?¹⁴

Pas beau de voir Dumas piétiner ses naïvetés romantiques et ses amours de jeunesse! Marie Duplessis aura été pour lui le marche-pied de sa carrière littéraire. Désormais, il est devenu ce qu'il ne cessera plus d'être sous le Second Empire et la République des Notables: un auteur "sérieux", un moraliste, un contempteur de la prostitution et de l'adultère, un défenseur de la famille et des vertus traditionnelles; bref, le porte-flambeau de la moralité bourgeoise.

Convaincu que la société hypocrite désespère les filles du peuple, pauvres et vertueuses, en les rejetant et en les poussant ainsi dans la prostitution, il propose des remèdes radicaux. Oh! il ne s'agit pas de remettre en question l'ordre social et de revendiquer plus d'égalité. Dans la Préface de son *Théâtre complet*¹⁵, il imagine un service civil pour toutes les femmes dès 15 ans: toutes celles qui ne peuvent justifier d'un revenu ou d'un métier, devraient travailler dans des ateliers d'Etat. Et d'ajouter, avec brutalité: celles qui s'y déroberaient et qui fauteraient seraient envoyées aux

¹⁴ Micheline Boudet, *La Fleur du Mal*, p. 278 – Quatorze exemplaires des *Péchés de Jeunesse* ont échappé aux recherches de Dumas fils.

¹⁵ Alexandre Dumas fils, *Théâtre complet avec préfaces inédites*, Calmann Lévy, 1896 – "Au lecteur".

colonies: "*Elles refusent d'être femmes, elles seront femelles.*" Quant aux séducteurs, ils auraient à dédommager, à épouser ou à faire de la prison. Problème réglé.

En 1872, Alexandre Dumas fils "édulcore" la version romanesque de *La Dame aux Camélias* pour la mettre en conformité avec ses idées nouvelles. Dans l'édition originale de 1847, il écrivait, après avoir évoqué la figure évangélique de Marie-Madeleine: "*Pourquoi nous ferions-nous plus rigides que le Christ? Pourquoi, nous en tenant obstinément aux opinions de ce monde qui se fait dur pour qu'on le croie fort, rejeterions-nous avec lui des âmes saignantes souvent de blessures par où, comme le mauvais sang d'un malade, s'épanche le mal de leur passé, et n'attendant qu'une main amie qui les panse et leur rende la convalescence de cœur? [...] Soyons bons, soyons jeunes, soyons vrais! [...] Ne méprisons pas la femme qui n'est ni mère, ni fille, ni épouse. Ne réduisons pas l'estime à la famille, l'indulgence à l'égoïsme.*"¹⁶ Toutes ces pages, faut-il le dire, disparaissent de la version définitive. Le vieux Ronsard aussi, sur les conseils de son confesseur a revu – et c'est catastrophique – ses poèmes d'amour. Les éditeurs modernes reproduisent, bien sûr, pour les deux auteurs, la première version.

Ces "beaux" principes n'empêchent pas Dumas d'avoir à Paris, en 1851, une liaison tumultueuse avec la Comtesse de Nesselrode (que le mari trompé rapatriera en Russie), et, quelques années plus tard, avec la princesse Naryschkine¹⁷, mariée elle aussi. Sans parler des aventures épisodiques qu'il multiplie.

Dumas fils, dans ses œuvres, ne tient plus un langage différent de celui du père d'Armand Duval, largement responsable du malheur de Marguerite Gautier. "*Vous quitterez cette femme. [...] Je ne veux pas de pareilles saletés dans ma famille.*"¹⁸ Le même personnage tolérait que son fils ait une maîtresse, à la condition expresse que la liaison soit discrète et purement économique. "*Que vous ayez une maîtresse, c'est fort bien; que vous la payiez comme un galant homme doit payer l'amour d'une fille entretenue, c'est on ne peut mieux; mais que vous oubliiez les choses les plus saintes pour elle, que vous permettiez que le bruit de votre vie scandaleuse arrive jusqu'au fond de ma province et jette l'ombre d'une tache sur le nom honorable que je vous ai donné, voilà ce qui ne peut être, voilà ce qui ne sera pas.*"¹⁹ Façadisme des notables.

¹⁶ Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, Folio, chapitre III, pp. 39-40.

¹⁷ Il devient l'amant de la princesse Nadia Naryschkine en 1855. Elle lui donnera une fille en 1860. En 1864, après le décès du prince, Dumas épousera la princesse; une deuxième fille naîtra. A la mort de Nadia Naryschkine, Dumas (71 ans) épouse Henriette Régnier, épouse divorcée, qui a quarante ans de moins que lui. Cette dernière union ne dure que six mois: Dumas meurt le 27 novembre 1895.

¹⁸ Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, p. 196.

¹⁹ Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, p. 193.



*Alexandre Dumas fils (1824-1895),
photographié par Nadar.
« Il s'est servi de Marie Duplessis pour asseoir sa carrière littéraire,
et puis il l'a reniée. »*

Combien Dumas fils était clairvoyant en 1847 lorsqu'il dénonçait "*ce monde qui se fait dur pour qu'on le croie fort*". A présent, il s'est assis parmi les tartufes.

Il n'en allait pas autrement dans notre vertueuse petite Belgique, ni à Spa. Le Comte de Cornelissen, bourgmestre de la ville d'Eaux de 1848 à 1851 et de 1859 à 1861, signe le *Règlement de police et d'ordre intérieur relatif aux jeux de Spa* qui contient cet article 2, admirable: "*L'entrée des salons est interdite aux artisans, aux ouvriers et domestiques. Toute personne mal famée dans l'opinion publique, ainsi que celles dont le maintien serait de nature à produire du scandale, qu'elle soit ou non sous le patronage d'un étranger, en est exclue, ainsi que tout individu en état d'ivresse ou qui par sa tenue, ses manières, ou ses discours, pourrait troubler l'ordre ou être un sujet de scandale.*" Hélas! ce vertueux homme, qui craignait que les ouvriers, les artisans, les filles de joie, les pauvres et les ivrognes – bel amalgame! – n'importunent ou ne corrompent les "honnêtes" joueurs, sera convaincu, quelques années plus tard, "*d'outrage à la pudeur commis sur des petites filles de moins de huit ans.*"²⁰

Dumas fils s'est servi de Marie Duplessis pour asseoir sa carrière littéraire, et puis il l'a reniée. Mais la postérité s'est complètement désintéressée de ses œuvres ultérieures pour ne s'attacher qu'à la figure douloureuse et lumineuse de Marguerite Gautier. Dumas fils a dû avoir le pressentiment de ce destin posthume. Aussi, il a souhaité être inhumé dans le même cimetière que son héroïne plutôt que dans la tombe familiale de Villers-Cotterêt.

Il repose seul au cimetière Montmartre sous un dais de pierre immense et théâtral. Un gisant le représente, en robe de bure, dans son dernier sommeil. Le nez de la statue a jadis été cassé par un vandale; un clou rouillé et tordu témoin d'une ancienne restauration, remplace l'appendice nasal disparu. Il repose là, assez ignoré, à une centaine de mètres de Marie Duplessis, redevenue "Alphonsine Plessis", que des mains anonymes fleurissent chaque jour depuis plus de cent cinquante ans.

En somme, la belle courtisane lui a joué un drôle de tour: elle ne lui a pas volé sa vie; elle s'est emparée, malgré lui, de son éternité.

Guy Peeters

²⁰ Lettre autographe de Proudhon à Roland, 27 mars 1862 – v. n°234 du *Catalogue de la vente de livres et d'autographes Ader Picard Tajan*, Paris, Nouveau Drouot, 9 avril 1986.

**LA TROISIÈME ÉDITION DES AMUSEMENS DES EAUX DE SPA
DE JEAN-PHILIPPE DE LIMBOURG**

par Paul BERTHOLET

(suite)

Grands hommes, artistes de la Nation liégeoise: p. 156: Liège se tient honoré d'être la patrie de grands hommes dans tous les genres, de Grétry, de Hamal⁵², de Moreau⁵³, de Blavier⁵⁴, de Duvivier, Renkin⁵⁵ etc⁵⁶.

Franco, écolâtre de Liège (voyez *Esprit des journaux*, juillet 1783, pag. 214 &) doit être l'inventeur des caractères de la musique ou de la mesure figurée, mais alors bornée à trois caractères (Villenfagne p. 110), mais avec des extensions et diminutions. Je crois, dans le XI^e siècle⁵⁷.

fin du volume: N.B. Je trouve dans un dictionnaire géographique, article Arezzo, que c'est guy aretin, bénédictin né dans cette ville, qui est l'inventeur des notes du plain chant dans le même siècle⁵⁸.

feuillelet séparé, pour la p. 156: René de Sluse, habile mathématicien, natif de Visé, mort à Liège le 19 mars 1685. On a de lui de savantes lettres et un ouvrage très estimé intitulé *Mesolabum et problemata solida* (*Journal Encyclopédique*, 1^{er} juillet 1756, et *Dictionnaire historique*)⁵⁹.

⁵² Monique DE SMET, *Jean-Noël Hamal (1709-1778), chanoine impérial et directeur de la musique de la cathédrale de Liège. Vie et œuvre*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1959, 336 p.

⁵³ Vu le contexte musical de ce passage (Grétry, Hamal), il s'agit certainement de Henri Moreau (Liège, 1728-1803), maître de musique de la collégiale St-Paul à Liège; on lui doit beaucoup de musiques religieuses et deux ouvrages théoriques sur l'harmonie; il initia Grétry à l'art du contrepoint et de la composition. GRETRY, 1915, p. 33 et ss. - Antoine AUDA, *La Musique et les Musiciens au Pays de Liège*, Paris-Bruxelles, 1930, p. 176-177. - José QUITIN, *Les maîtres de chant et la maîtrise de la collégiale Saint-Denis, à Liège, au temps de Grétry*, Acad. Royale de Belgique, Mémoires in 8°, t. 13, fasc. 3, 1964, p. 57-69, 112-113. - Jean PURAYE, *La fondation Lambert Darchis à Rome*, Rome-Liège, 1993, p. 357.

⁵⁴ Toujours dans ce contexte musical, il doit s'agir d'André-Joseph Blavier, flûtiste et hautboïste liégeois (1713-1782), successeur de Fiocco à la cathédrale d'Anvers et professeur de Gossec. A. AUDA, 1930, p. 188-189.

⁵⁵ Il s'agit très vraisemblablement du prêtre Herman-Joseph Nicolas Renkin (Liège, 1696-1768), célèbre organiste de la collégiale St-Pierre à Liège, qui donna pendant deux ans (1756-1758) des leçons d'harmonie à Grétry; ce dernier en fait le plus grand éloge dans ses Mémoires. GRETRY, 1915, p. 30-32. - J. QUITIN, 1964, p. 54-57, 116. - J. PURAYE, 1993, p. 343.

⁵⁶ Sur tous ces musiciens, on trouvera nombre de renseignements dans Maurice BARTHELEMY, *Henri Hamal. Annales de la musique et du théâtre à Liège de 1738 à 1806*, Liège, 1989, passim (voir à l'index). - José QUITIN, *La Musique à Liège, 1789-1830*, Sprimont, 1997, passim (voir à l'index).

⁵⁷ Cette opinion, encore admise par Balau, ne l'était plus par Auda. Ce serait Francon de Cologne, dit aussi de Paris (on le croyait auparavant du XI^e s.), qui, vers 1260, aurait écrit le traité *Ars cantus mensurabilis*, où il parle notamment des problèmes de la polyphonie et où les notes sont divisées en longues et en brèves. BALAU, 1903, p. 174-175. - Antoine AUDA, 1930, p. 38-39. - *Dictionnaire de la Musique*, Bordas, 1979, t. I, p. 367.

⁵⁸ En fait, Guido d'Arezzo (vers 990- vers 1050) élaborait une nouvelle méthode pédagogique pour solfier la musique: jusqu'alors on désignait chaque note par une lettre, il les fit chanter sur les syllabes d'un texte, l'hymne à saint Jean-Baptiste: *Ut queant laxis, Resonare fibris, Mira gestorum, Famuli tuorum, Solve pollutis, Labii reatum...*; les notes prirent rapidement le nom des premières syllabes, du moins dans les pays latins. *Encyclopaedia Universalis*, 1997, Notation musicale.

Mr de Villenfagne pag. 156 de son ouvrage dit que je me trompe quand je dis que natalis excella dans le même genre que Jean Varin, que le genre de l'un étoit différent de l'autre. Cela est mal objecté. Ils étoient tous deux graveurs de monnoies; ils purent exceller chacun dans d'autres genres.

A la place de: Les Natalis, les Duvivier excellèrent dans le même genre: la gravure de monnoies, mettre: Jean Varin ou Warin excella dans la gravure des médailles et des monnaies; il gravoit aussi d'autres sujets, entr'autres un buste du roi⁶⁰; Jean Duvivier excella dans le même genre; Michel Natalis se distingua par les gravures d'estampes, égales à celles de l'antiquité⁶¹.

Lairesse a été le plus grand peintre du pays de Liège. Un Natalis, très habile peintre, un Douffet, un Coclers⁶².

L'aîné et le plus célèbre des deux frères Grandjean⁶³ a survécu au puîné de nombre d'années; il est mort vers le milieu de l'an XI ou de 1803 vieux style.

p. 158: Merlin, de Hui, de simple menuisier ou serrurier, s'est distingué à Londre et y est célèbre par des chefs d'œuvre de mécanique et principalement de musique et d'horlogerie. Il est l'inventeur d'un fauteuil de malades à mouvoir, d'un mécanisme parfait.

Rensonnet, de Soumagne, frère de celui horloger à Theux⁶⁴, est inventeur de montres avec instrument à lames harmoniques; cette invention lui a mérité le prix de l'académie de Nancy en 17..[1771: cfr ci-dessous]. Il a aussi inventé des montres qu'on ne remonte pas et qui vont par le

⁵⁹ René-François de Sluse (Visé, 1622 - Liège, 1685) fut une figure-clé de la vie intellectuelle dans le Pays de Liège et l'Europe à l'époque de la Révolution Scientifique; il était mathématicien, physicien, astronome, biologiste, historien, juriste, philologue, mécène, ami des jansénistes et un des premiers personnages de l'Etat liégeois. Sur ce savant, cfr François JONGMANS, Robert HALLEUX, Pascal LEFEBVRE et Anne-Catherine BERNES, *Les Sluse et leur temps, une famille, une ville, un savant au XVII^e siècle*, Bruxelles, 1985, p. 47-109.

⁶⁰ Buste en marbre de Louis XIV, au château de Versailles. DE BECDELIÈVRE, t. II, 1837, p. 247.

⁶¹ Jean Duvivier (1687-1761), dessinateur, graveur et médailleur; graveur du roi de France. Michel Natalis (1610-1668), graveur au burin et dessinateur; a travaillé à Rome et à Paris. Jean Varin (1607-1672), médailleur, sculpteur, orfèvre; un des plus éminents graveurs de son époque. Alfred MICHA, *Les graveurs liégeois*, Liège, 1908, p. 57-63, 65-71, 81-85. - *Le Siècle de Louis XIV au Pays de Liège. Catalogue d'exposition*, Liège, 1975, p. 26-27, 111-112, 120-122, 159-163. - E. BENEZIT, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, 1976, t. 4, p. 78, t. 7, p. 658, t. 10, p. 639.

⁶² Sur ces peintres liégeois, cfr Jacques HENDRICK, *La peinture au pays de Liège, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles*, Liège, 1987, p. 107-117 (Gérard Douffet, 1594-1660); p. 165-199 (Gérard de Lairesse, 1640-1711); p. 218-221 (Jean-Baptiste Coclers, 1696-1772).

⁶³ Henri (Saive, 1725 - Paris, 1812) et Guillaume (Saive, 1731) étaient chirurgiens oculistes. Henri fut chirurgien oculiste de Louis XV et de Louis XVI; il pratiqua, avec son frère, de nombreuses opérations de la cataracte et rendit la vue à 114 aveugles-nés. D'après Becdelièvre et M. Florquin, il est mort en 1802, âgé de 78 ans. IBIDEM, p. 560-561. - Marcel FLORKIN, *Deux oculistes liégeois à la Cour de France: les frères Grandjean*, in *Médecine et médecins au Pays de Liège*, Liège, 1954, p. 117-124.

⁶⁴ Mathieu Rensonnet, né à Soumagne le 1-4-1731, fils de Hubert et de Nanon Denooz, épousa à Theux le 4-4-1766 Marie Catherine Isabelle Barla; il y est décédé le 22 brumaire an X (13 novembre 1801) à 70 ans.

seul mouvement de la personne; suspendues, elles vont encore trois jours, alors elles s'arrêteroient; mais un petit mouvement les remonte et les fait aller de nouveau⁶⁵.

Le meilleur peintre à Liège en 1788 pour les paysages est Fassin; pour les forges c'est Defrance, mais en petit mieux qu'en grand; pour les portraits: Dupont, puis Levoz⁶⁶, Lovinfosse, Collin⁶⁷ ⁶⁸

Artistes distingués pour l'horlogerie: Rensonnet de Soumagne, à Nancy, et Sarton à Liège⁶⁹.

Mr Ransonnet a remporté le prix [blanc] de Nancy le 8 mai 1771 pour son invention d'une montre à instruments; on m'a dit que cette montre fut destinée pour l'empereur de la Chine.

Ce pays a honoré les talents et le mérite de ses compatriotes qui se distinguent par leur supériorité dans différens Arts; on en a des preuves dans leur admission comme membres honoraires de la Société d'Emulation, où Mrs Grandjean frères et Grétry et Taskin, quoiqu'expatriés, ont été reçus⁷⁰.

⁶⁵ Sur le problème des montres automatiques apparues dans le dernier tiers du XVIII^e s. (Sarton en a déposé un modèle à l'Académie des Sciences à Paris en décembre 1778), voir Yves DROZ, Joseph FLORES et André THIRY, *Une page importante ajoutée à l'histoire de la montre automatique*, in André THIRY, *Horlogerie ancienne de la principauté de Liège, périphérie*, Liège, 1996, p. 33-56.

⁶⁶ Il est fort mal connu. Edmond-François Levoz, né le 1-6-1740 à Liège (St-Adalbert), fils de Laurent Levoz, commissaire de Liège, et de Marie-Agnès Streel; il habitait rue des Dominicains; il avait été à Rome de 1776 à 1778. J. PURAYE, 1993, p. 165. Nous trouvons son décès à Liège le 26 pluviôse an VII (14 février 1799): nom, prénoms, âge (59 ans) et lieu (devant les ex-dominicains, n° 706) correspondent, mais il est dit ancien officier au service de Hanovre, célibataire. Il avait exposé plusieurs fois à la Société d'Emulation (1781, 1782, 1784) à Liège, dont il était de ce fait associé adjoint. Il n'est pas repris dans le *Dictionnaire des peintres belges...* de 1995. *Almanach de la Société d'Emulation*, Liège, 1783, p. 31. - Renier MALHERBE, *Société d'Emulation. Liber Memorialis. 1779-1879*, p. 31 et 122. - Georges de FROIDCOURT, *Les portraits de Velbruck*, in *Le Vieux-Liège*, n° 85, nov.-déc. 1949, p. 422.

⁶⁷ Il est très mal connu. Madame B. Lhoist-Colman, que nous remercions, nous a communiqué plusieurs mentions de peintres Collin à la fin du XVIII^e s. Il semble que ce serait Jean François Georges Collin, qui expose à l'Emulation en 1784 (p. 24), 1785 (p. 18), 1786 (p. 5); un Collin, sans indication de prénom, expose également en 1781 (p. 15 et 17), 1782 (p. 15) et 1783 (p. 19): c'est sans doute le même personnage. Si J.-P. de Limbourg le cite, c'est que ce peintre avait une certaine renommée et production. Un J.T(?). Collin a peint une toile conservée en 1760. *Explication des morceaux de peinture, sculpture, gravure, architecture, mécaniques...* exposés par les Artistes Liégeois, le [...] à la salle de la Société d'Emulation - Richard FORGEUR, *Qui retrouvera "la cathédrale St-Lambert"?*, in *Le Vieux-Liège*, n° 138, juil.-sept. 1962, p. 198 - Joseph PHILIPPE, *A propos des peintres liégeois du nom de Colin (XVIII^e s.)*, in *Idem*, n° 141-142, avril-sept. 1963, p. 291-292. - Albert LEMEUNIER, *La "cathédrale St-Lambert" retrouvée*, in *Le Vieux-Liège*, n° 215, oct.-déc. 1981, p. 101-104. - *Le dictionnaire des peintres belges du XIV^e siècle à nos jours*, Bruxelles, 1995, t. I, p. 200.

⁶⁸ J. HENDRICK, 1987, p. 237-239 (Nicolas Fassin, 1728-1811); p. 239-256 (Léonard Defrance, 1735-1805); p. 229-232 (Pierre-Michel de Lovinfosse, 1745-1821). Louis Dupont (1740-1815) fut professeur à l'Académie de Liège (*Le Dictionnaire des peintres belges...*, 1995, t. I, p. 409); il habitait au commencement du quai St-Léonard.

⁶⁹ Hubert Sarton (1748-1828), horloger-mécanicien de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, et de Velbruck, prince-évêque de Liège; les Ransonnet sont simplement cités par Pholien. Florent PHOLIEN, *L'horlogerie et ses artistes au Pays de Liège*, Liège, 1933, p. 61, 66-77, 125-126.

⁷⁰ Pascal Taskin, Theutois, facteur de clavecins et de pianos, garde des instruments du roi de France Louis XVI. Ernest CLOSSON, *Pascal Taskin, facteur de pianos, né à Theux (1723-1793)*, in *Wallonia*, sept.-oct. 1912, p. 480-507, 664-688. - Joseph MEUNIER, *Pascal Taskin, facteur de pianos à Paris, 1723-1793*, in *B.S.V.A.H.*, t. 42, 1955, p. 83-99.

Artistes distingués de Liège: les frères Tamet, célèbres ferblanquiers en histoire naturelle, dont ils font des tableaux d'oiseaux peints dans quelques attitude naturelle [sic], et des bouquets de fleurs en fer blanc taillés, et peints au naturel.

feuillelet séparé: Les srs Tamet frères à Liège, excellents dans l'art de tailler et de peindre les plantes et les fleurs, et les oiseaux, en couleurs naturelles, qui imitent parfaitement la nature; les fleurs et les plantes taillées de fer blanc en bouquets; les oiseaux peints en petits tableaux de fer étamés⁷¹.

Gilbert Limbourg, qui écrivit le premier sur les Eaux minérales des ardenes et particulièrement sur celles de Spa, en 1549, fit voir dans cet ouvrage l'étendue de ses connoissances tant comme historien que comme médecin, et se distingua par plusieurs traités de médecine parmi les plus distingués de ce temps.

Feuillelet détaché: Peintres liégeois dont il y a des tableaux chez un conseiller de Dusseldorff et dans la gallerie de l'Electeur. N.B. à voir la gallerie. François floris⁷², surnommé le Raphael du pays bas, représentant loth avec ses deux filles, sur bois; larg. 4 ½, haut: 4 pieds; deux paysages de lochiau.

Couverture: [Dans l'Esprit des Journaux de] mai 1789, p. 158, on cite mon mémoire de février comme y ayant prouvé que jean van Eyck est né à maseick diocèse de Liège⁷³.

Le Père Foullon a donné l'*Histoire de Liège* en trois volumes in folio, dont les 2 premiers volumes sont de lui; le 3^e a pour éditeur Mrs de Crassier et de Louvrex. Feller, *Dictionnaire Historique*, article Foulon, dit que c'est la meilleure histoire que nous ayons de la principauté de Liège.

Artistes liégeois: voir *Journal de Paris*, mars 1782, p. 346, Villenfagne, p. 133, mes remarques dans *Esprit des journaux*, février 1789, p. 283.

⁷¹ Les frères Tamet ne semblent pas avoir été étudiés; ils demeuraient à Liège, au Pont Maghin (pont St-Léonard); le recensement de 1792 les localise bien à la Porte St-Léonard, paroisse de St-Thomas, et leur donne la profession d'ouvrier ferblantier; leur mère, veuve, est alors infirme. A.É.L., Etats, n° 1486, f° 95. Jean-Baptiste a été baptisé à Liège (Notre-Dame-aux-Fonts) le 16-5-1743 et est décédé, peintre célibataire, le 2-2-1810, rue devant St-Thomas, n° 283. Henri a été baptisé au même endroit le 14-7-1748, il a épousé Catherine Nelys à St-Thomas le 1-1-1795 et est décédé, ferblantier veuf, le 17-3-1815, rue Hors Château, n° 391. Ils étaient fils de Remacle Tamet, portier, et de Marie Hiblel. En 1783, les deux frères exposent au salon de l'Emulation à Liège plusieurs objets en fer banc numérotés 99 à 107: *deux bouquets de fleurs, peints d'après nature, imitant les vernis d'Angleterre; une fontaine avec son bassin, peinte en fleurs, imitant le vernis d'Angleterre; deux lampes à pompe de nouvelles constructions; deux pots avec plantes d'auricules, peintes d'après nature; deux bouquets de fleurs, peints et encadrés.* Cfr *Explication des morceaux...*, Liège, 1783, p. 14.

⁷² Frans De Vriend, dit Floris (1516?-1570), élève anversoïis du Liégeois Lambert Lombard. J. HENDRICK, 1987, p. 87.

⁷³ Cette tradition existait depuis le XVI^e s.: Jean van (de) Eyck sur Meuse ou Maaseik. Sur cette question, encore contestée, voir Jean LEJEUNE, *Hubert et Jean Van Eyck, in Liège et Bourgogne. Catalogue d'exposition*, Liège, 1968, p. 150-151.

Archives de Liège: p. 167: D'ancienne date ses papiers furent transportés à Milan; ensuite, par ordre de Charles le Hardi, à Lille; il y en a aussi à Bruges et à Metz.

Archives de Franchimont: p. 167: On croit qu'il y en a concernant le Marquisat de Franchimont à Schleiden ou à Tolberg, y transportés par les comtes de la Marck à qui appartenoit la haute avouerie et qui y gardoient leurs papiers.



GRÉTRY.